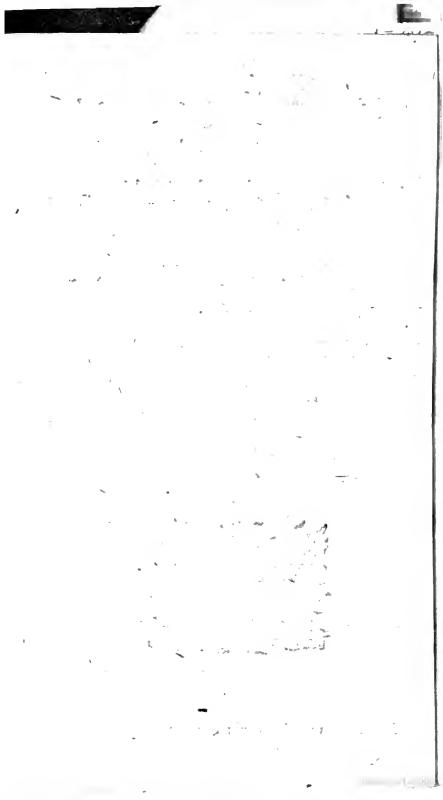


EXAMEN⁴⁹
DE LA 907.3
CONSTITUTION
DU
VIII. SEPTEMBRE MDCCXIII.
Selon la methode des Géometres.
PREMIERE DISSERTATION
CONTENANT
DES MAXIMES GENERALES.



12. FEVRIER 1714.



AVERTISSEMENT.



L est toujours fâcheux d'écrire contre les décisions d'une autorité qu'on respecte & qu'on aime ; mais cet engagement est quelquefois indispensable. La seule autorité sur terre contre laquelle il ne fut jamais permis de s'élever, est l'autorité de l'Eglise. Jesus-Christ, la Vérité même, a fait avec elle un pacte éternel ; & par cette alliance sainte, les droits de l'Epoux, confondus désormais avec les droits de l'Epouse, ne peuvent plus être divisés. Du reste, tout doit céder à la vérité, comme tout est pour elle.

Ne vous effraiez point, disoit autrefois le grand Apôtre, quand même on vous apporteroit, comme de notre part, une lettre contraire à ce que nous vous avons dit : *Neque* ^{2. Thes. 2. v. 2.} *terreamini per epistolam tanquam per nos scriptam.* Mais quand je viendrois moi même, ou qu'un Ange descendroit du ciel, refusez d'écouter, & dites anathême à quiconque vous annoncera un autre Evangile que celui que vous avez entendu : *Sed licet nos,* ^{Gal. 1. 8.} *aut Angelus de cælo evangelizet vobis præter quàm quod evangelizavimus vobis, anathema sit.*

Rome sans doute est un grand nom, & dans

IV AVERTISSEMENT.

dans le temps même que j'écris contre la Constitution qu'elle nous envoie ; je n'en espère pas moins de la miséricorde de Dieu, qu'il me seroit la grace de mourir pour la défense des justes droits du Successeur de Pierre : mais Rome enfin n'est pas infallible. Ainsi le croions-nous défini par deux Conciles généraux. Et si le Pape, au lieu d'une décision de doctrine, eût envoyé contre nos Rois une décision semblable à celle que firent autrefois les Bonifaces VIII. & les Grégoires VII. & XIV. que ceux qui parlent aujourd'hui si haut daignent du moins nous apprendre, quel eût été dans cette conjoncture le devoir d'un sujet fidele ?

Les droits de la vérité seroient-ils donc parmi nous moins inviolables que les droits du Prince ? Certes, ce n'est que par la vérité que le Prince regne, *Per me reges regnant*, dit la Sagesse. Rome ne peut manquer à ce qu'elle doit aux Rois, que parcequ'elle peut manquer à ce qu'elle doit à la vérité. Et quelquefois injuste à l'égard des Princes, quoiqu'ils soient appelés, *Les Dieux de la terre*, Rome est encore plus souvent injuste à l'égard de la vérité, dont le royaume n'est pas de ce monde.

Pf. 81.

Que la piété ne s'allarme point de ce que je dis ici ; les Saints les plus éclairés & les plus attachés au S. Siège ont eux mêmes reconnu

A V E R T I S S E M E N T. V

connu qu'un autre esprit que l'Esprit de Dieu souffle assez souvent dans la Cour Romaine. Tout le monde fait ce qu'en a dit autrefois S. Thomas de Cantorberi (a); & peut-être ne sera-t-on pas fâché d'apprendre ici ce qu'en pensoit S. Bernard. „ Le „ génie & le caractère de cette Cour , „ dit-il, * est de s'embarasser fort peu des ^{De offic. Episcop. c. 7.} suites qu'une affaire peut avoir : elle n'est „ attentive qu'aux avantages qui lui en re- „ viennent. Elle aime les présens, l'amour „ de l'intérêt possède les Romains, *Valde „ diligunt munera, sequuntur retributiones;* „ j'en parle sans façon, parceque ce desor- „ dre est public. Plût-à-Dieu qu'il le fût „ moins ; plût-à-Dieu qu'en dissimulant , „ on pût le dérober à la connoissance des „ hommes ; & si nous parlons, plût-à- „ Dieu qu'on refusât de nous croire. A „ nos propres dépens nous voudrions cou-
* *
„ VRIE

(a) *Nescia quo pacto pars Domini semper mactatur in curia, ut Barabbas evadat, & Christus occidatur.* S. Thomas Cantuar. Lib. 5. Epist. 20.

* *Non quod valde Romani curent quo sine res terminetur, sed quia valde diligunt munera, sequuntur retributiones. Nudè nuda loquor, nec retego verenda, sed inverecunda confuto. Utinam privatim. & in cameris hæc fierent; utinam soli videremus & audiremus; utinam nec vel loquentibus crederetur; utinam nobis reliquerint. moderni Noé, undè à nobis possent aliquatenus operiri. Nunc verò cernente orbe*
munde

VI AVERTISSEMENT.

„ vrir la nudité de ces nouveaux Noés : mais,
 „ après qu'ils sont devenus la fable de l'uni-
 „ vers, serons-nous donc les seuls à nous
 „ taire. Je m'efforce inutilement de cacher
 „ une blessûre mortelle & profonde ; le
 „ sang qui rejaillit de toutes parts, trahit
 „ mes précautions & souille tout ce que
 „ j'applique sur la plaie ; mes soins sont in-
 „ utiles, il ne m'en reste que la confusion
 „ d'avoir voulu dissimuler ce que je ne pou-
 „ vois dissimuler en effet.

Ce n'est pas dans cet endroit seul qu'il
 parle de la sorte. On peut voir dans ses Let-
 tres, mais sur tout dans ses livres de la Con-
 sidération, ce qu'il pensoit de la légèreté,
 de la précipitation, des artifices & de l'in-
 trigue qui regnent dans cette Cour. Il é-
 toit bien éloigné de croire qu'un Pape lui-
 même pût se défendre de la surprise, & des
 impressions que peut lui donner un peuple
 de séducteurs qui l'environne. Voici com-
 me il en parle au Pape Eugene III. à qui
 ses livres de la Considération sont adressez.
 „ Outre la faveur & l'acception des person-
 „ nes, lui dit-il, * un défaut auquel vous
 êtes

*mundi fabulam, soli tacebimus? Caput meum undi-
 que conquassatum est, & ego sanguine circumquaque
 ebulliente putaverim esse tegendum, quidquid appo-
 suero cruentabitur: & major erit confusio voluisse ce-
 lare quod celari nequiverit.*

„ * Est item vitium, cujus si te immunem sentis,
 inter

A V E R T I S S E M E N T. VII

„ êtes exposé, mais défaut si général que je
 „ n'ai vû personne des grands du monde qui
 „ l'évitent, c'est la trop grande crédulité,
 „ d'où viennent les persécutions contre les
 „ innocens, les préjugés injustes contre les
 „ absens, les emportemens les plus terribles
 „ pour des choses de rien, *pro nihilo* : ce
 „ défaut, très S. Pere, est si commun, que
 „ si vous en êtes exempt, je dirai que vous
 „ êtes le seul entre tous vos Confreres.

Notre siècle n'a jamais dû s'attendre à
 voir sous le Pontificat de Clément XI. ce
 que S. Bernard eût regardé comme un mi-
 racle sous le Pontificat d'Eugene III. Mais
 je ne sai si S. Bernard lui-même, tout per-
 suadé qu'il étoit des suites funestes que peut
 avoir l'acception des personnes, & la con-
 fiance, lorsqu'elle est sans borne & sans me-
 sure, je ne sai, dis-je, si S. Bernard eût
 pû prévoir sous le Pontificat d'Eugene III.
 ce que notre siècle a vû sous le Pontificat
 de Clément XI.

Ne rappellons plus les siècles passés; nous
 avons sous nos yeux dans l'affaire de la Chi-
 ne la preuve la plus sensible de ce que peu-

** 2

vent

*inter omnes quos novi ex his qui cathedras ascende-
 runt, sedobis, me iudice, solitarius. Facilitas cre-
 dulitatis hac est, cujus callidissima vulpecula Magna-
 rum neminem comperi satis cavisse versutias. Inde
 pro nihilo ira multa, inde innocentium frequens ad-
 dictio, inde prajudicia in absentes.*

VIII Avertissement.

vent dans la Cour Romaine le crédit & la faveur contre la justice & la vérité.

Au seul nom de la Chine, l'Europe a beau frémir d'indignation & de colere; elle a beau demander si la Religion n'est donc qu'un jeu; Rome demeure insensible à tout, & n'écoute pas même ce que l'honneur & les bienséances demandent d'elle. C'est inutilement que tant de saints Missionnaires la conjurent de leur donner moyen de retourner vers leurs troupeaux; elle étouffe leur voix, & rend leurs travaux inutiles; leurs personnes lui sont devenues odieuses, depuis qu'elle n'a pu se dispenser de reconnoître par arrêt la sincérité de leur zèle; elle a jugé la cause en leur faveur; mais en même temps elle a comme accablé la justice de leur cause, sous le poids de l'Arrêt qui devoit la faire triompher. Les coupables convaincus, & flétris par ces arrêts sont les seuls qu'elle chérit & qu'elle écoute. Ils commandent chez elle en maîtres, & portent à ses yeux l'opprobre dont elle les a couverts, sans rien perdre néanmoins du crédit, ni de l'autorité qu'ils ont auprès d'elle. Par tout ailleurs après le jugement la peine suit le coupable; ici les coupables sont les seuls que nous voions comblés d'honneur & de gloire.

Qu'il me soit permis de le dire, la Religion bannie de la Chine par les intrigues des Jésuites; les Missionnaires fidèles chassés du pays; ces Peres seuls demeurés les maîtres dans une con-

trée

A V E R T I S S E M E N T. IX

trée idolâtre, où par leurs artifices, & de leur aveu ; personne ne demeure plus sans souscrire au culte condamné ; un Cardinal Légat du S. Siège sacrifié sans ménagement à la damnable politique de la Société ; ces faits publics, mais impunis ; ces crimes notoires, mais récompensés ; le chapeau du S. Martir tout rouge encore de son sang, mis sur la tête du Jésuite persécuteur ; Rome en un mot par ses Arrêts condamnant elle même sa conduite, & par sa conduite rendant inutile un Arrêt que la force de la vérité lui a arraché, tout cela ne dit que trop à qui veut l'entendre, quel est l'esprit qui regne aujourd'hui dans cette Cour.

Sur une matière un peu différente, Rome nous donne depuis longtemps un spectacle qui ne surprend gueres moins.

Avec la permission de son Général, & l'approbation des Théologiens de sa Compagnie, Arriaga dit impunément, parcequ'il est Jésuite, qu'un homme qui ne connoît point de Dieu, mais à qui cependant il vient quelque doute sur son existence, peut sans pécher se dispenser d'approfondir la question, parce, dit-il, qu'il y a une infinité de choses dans le monde dont je doute, mais dont je n'ai que faire ; & dont par conséquent je puis me dispenser d'approfondir l'examen. Malgré l'approbation de trois Evêques & la Justification de feu M. de Meaux, le P. Quesnel est un blasphémateur, un Prop. 79.
impie, parcequ'il ose dire qu'il est utile & même

X AVERTISSEMENT.

me nécessaire de connoître l'esprit, la piété, & les mysteres de l'Ecriture sainte.

Le fameux Caramuel a tout droit de placer dans les cieux avec les Saints un homme qui n'a jamais connu de Dieu sur la terre; & c'est une erreur damnable que d'oser avancer qu'on n'est membre de J. C. & fils de Dieu, qu'autant qu'on vit d'une maniere digne de l'un & de l'autre.

Nodus
præf.
dissolu.
tus Part.
2. §. 2.
n. XL

Le Cardinal Sfondrate enseigne que „ S'il est
„ vrai, comme Molina dit, que les anciens peu-
„ ples du Bresil n'avoient absolument aucune
„ connoissance de Dieu, on doit regarder cette
„ ignorance comme un grand bienfait de Dieu,
„ & comme une grace accordée à ces peuples.
„ Car, le peché étant essentiellement une of-
„ fense de Dieu & une injure faite à Dieu, il
„ s'ensuit nécessairement, que ces peuples ne
„ connoissant point Dieu, n'auroient pu lui
„ faire injure, & par conséquent n'auroient pu
„ pécher, ni encourir la peine éternelle. Puis
„ donc que cette ignorance les auroit rendus
„ impeccables, & qu'au contraire ils eussent
„ péché, s'ils eussent connu Dieu, c'est une
„ grace pour eux de ne l'avoir point connu, se-
„ lon ces paroles de S. Pierre; *Il leur est été*
„ *meilleur de n'avoir point connu la voie de la*
„ *piété & de la justice, que de retourner en arrière*
„ *après l'avoir connue, & d'abandonner la loi*
„ *sainte qui leur avoit été prescrite.* Soit donc
„ que les Barbares connoissent Dieu, & puis-
„ sent

2. Pet. 2.
21.

A V E R T I S S E M E N T. XI

„ sent par conséquent l'invoquer & obtenir le
 „ salut ; soit qu'ils l'ignorent entièrement , &
 „ que par là ils ne puissent commettre aucun
 „ péché, il sera toujours vrai que la miséricor-
 „ de de Dieu ne leur manque point.

Une si monstrueuse doctrine est publiée à Rome même , dans un livre imprimé avec la permission du S. Office & l'approbation des Théologiens. L'Eglise indignée se souleve : cinq Evêques de France en écrivent au Pape Innocent XII. & lui demandent justice en fa-
 veur de la vérité si indignement outragée : Ro-
 me à peine les écoute ; & on ne répond à leur lettre que pour éluder leurs instances.

Leur let-
 tre est du
 23. Fe-
 vrier
 1697.

D'un autre côté, les Jésuites se plaignent que dans un livre d: piété, lu depuis 40. ans avec l'approbation des plus grands Evêques de France, & l'édification générale des Pasteurs & des peuples, on ait osé enseigner après S. Paul,
 „ que c'est en vain que nous crions, mon Pere,
 „ si l'esprit de charité ne crie en nous: que la foi
 „ justifie quand elle opere, mais qu'elle n'ope-
 „ re que par la charité: qu'un Chretien doit ai-
 „ mer Dieu & lui rapporter toutes ses actions
 „ pour les faire d'une manière chretienne :
 C'est contre une telle doctrine que le Pape fait éclater toute son indignation.

Prop. 50.
 Prop. 51.
 Prop. 53.

Le Philosophisme, la probabilité, & mille doctrines pernicieuses, inconnues aux siècles de nos peres, marchent parmi nous le front découvert & tête levée, ou du moins on ne les frap-

XII AVERTISSEMENT.

frappe que par bienfaisance, accompagnant toujours la condamnation de mille ménagemens scandaleux, pendant qu'on nous menace de la colere du Dieu tout puissant, & de la malédiction de S. Pierre & de S. Paul, si nous avons la témérité d'appeller, *sage & pleine de lumiere & de charité*, une conduite qui pendant huit siècles consécutifs a toujours été la conduite constante de l'Eglise universelle: C'est la 87. proposition. La postérité le croira-t-elle?

Mais telle a toujours été la conduite de Dieu au milieu des plus grandes obscuritez. Sa providence a toujours ménagé aux cœurs simples, mais droits, une lumiere qui suffit pour les conduire, s'ils sont fideles à la suivre. L'autorité du Pape est sans doute en elle même d'un grand poids; mais la partialité du juge a toujours été par toutes sortes de droits un reproche que rien n'efface. Or qui peut connoître l'état présent de la Cour de Rome; sans être instruit en même temps du dévouement du Pape aux volontez de ceux que tout le monde fait être les promoteurs de l'affaire présente. Ce que nous venons de remarquer le démontre aux moins clair-voians, & l'Europe demande enfin, si c'est le Pape ou la Société qui gouverne l'Eglise.

De là cette maniere inouïe de procéder qu'on a suivie dans l'affaire que nous allons examiner, & qui toute seule forme contre l'Arrêt un préjugé décisif; je parle de ce refus d'écouter la partie la plus intéressée, refus contraire à toutes sortes de droits.

De

AVERTISSEMENT. XIII

De là cette commission d'instruire donnée aux personnes les plus récusables. Fabroni est le Cardinal qu'on a mis à la tête des Congrégations, Fabroni, c'est tout dire; laissons ce que tout le monde fait: il est un Dieu qui juge les justices.

Mais il est une notoriété qui frappe & qui saisit; & comme ce qu'elle nous découvre des dispositions du juge qui a prononcé l'Arrêt, forme un préjugé décisif; ce qu'elle nous apprend du caractère de ceux que tout le monde fait être les auteurs de l'affaire, suffit dans une cause comme celle-ci pour former, je ne dis pas un nouveau préjugé, mais une conviction.

Il est inutile de les nommer; toute la terre les connoît; mais si personne n'a pû se persuader encore que les Malissoles, les Bochards & les Champflours aient été suscitez parmi nous pour faire la fonction des Athanases, des Hilaires; si l'on ne peut croire que la Providence les ait réservés pour désillir les yeux aux D'Ursé, aux Vialars, aux Noailles, aux Bossuets même, & à tout ce que nous avons eu dans le siècle dernier de plus sage & de plus éclairé dans l'Episcopat; sans doute on croira bien moins que les corrupteurs de la morale de J. C. & les ennemis de sa grace; que des hommes convaincus d'avoir altéré la Religion jusqu'à autoriser l'idolâtrie, & flétris pour ce sujet par un tribunal où leurs amis étoient leurs juges, & où leur crédit, tout puissant qu'il est, a bien pû les dérober à la

**

peine.

XIV AVERTISSEMENT.

peine, mais n'a pu les dérober à la conviction manifeste de leurs crimes; on croira bien moins, dis-je, que des hommes de ce caractère aient été choisis de Dieu pour défendre sa cause, & pour soutenir la foi chancelante dans nos Gaules.

Et quoi, disoit autrefois J. C. lui même à ceux qui lui demandoient un miracle pour décider entre la Synagogue & lui : „ Vous avez „ assez de lumière pour vous conduire avec sa- „ gesse par rapport à la chose du monde la plus „ incertaine, je veux dire la disposition du ciel „ & l'inconstance des saisons : *Faciem cœli „ dijudicare nœstis*; & vous n'en auriez pas assez „ pour juger sainement de la conjoncture & „ des circonstances présentes du temps : *Signa autem temporum non potestis scire*. Je dis aujourd'hui la même chose. Non, un cœur droit n'a pas besoin d'un miracle; il lui est même inutile d'approfondir les questions; s'il aime la vérité, s'il la cherche sincèrement, les préjugés décident du parti qu'il doit prendre. La lumière éclaire les sentiers du juste, & les routes perdues de l'iniquité sont toujours couvertes d'épaisses ténèbres : *Lux in semitis justorum, via impiorum tenebra*.

Les passions qui ont suscité l'affaire, & les artifices qu'on a mis en œuvre pour la conduire à ses fins, marqueroient-elles donc l'œuvre de Dieu? Je n'entre ici dans aucun détail, parce que tout le monde en est instruit. Pourquoi rappeler en effet la lettre de l'Abbé Bochart &

AVERTISSEMENT. XV

& le modele qu'il envoieoit à son oncle? Le public me décharge de ce soin, il n'en a pas encore perdu la mémoire. On n'a découvert par là qu'une très petite partie du mystère d'iniquité, je l'accorde; mais on en a cependant assez découvert, pour nous faire connoître toute la noirceur d'une intrigue où la vérité ne sauroit avoir de part. Et depuis quand l'aimable & l'ingénue vérité auroit-elle abandonné ses compagnes fideles, la douceur, la simplicité, la candeur & la droiture, pour faire un pacte monstrueux avec l'emportement, la dissimulation, la duplicité, l'artifice, & l'iniquité la plus noire?

Certainement, quand on voit attaquer de la sorte un livre publié dans le sein de l'Eglise, à qui pendant quarante ans l'esprit de piété a rendu parmi nous un témoignage constant & soutenu, qui ne voit que la passion & la jalousie sont l'ame de l'affaire; & pour finir cet Avertissement par une belle réflexion de S. Cyprien, quand on voit un Evêque uni, comme dit ce Saint, dans les liens de la charité à tous ceux que Dieu lui a donnez pour collegues, cher à son peuple, respectable par la pureté de ses mœurs, zéléteur du bon ordre, ami de la paix, & qui sans doute doit appréhender avec bien plus de raison que S. Cyprien, qu'à force de pardonner, de s'abaisser, de mollir par ménagement, il ne devienne enfin coupable: *Delictis inimicis remittendis penè ipse delinquo*; quand on

XVI Avertissement.

voit, dis-je, un Evêque de ce caractère attaqué des hommes, aussi connus dans la Religion par les flétrissures qu'ils y ont reçus, que dans l'Etat par l'indignation de tous les ordres qu'ils ont attirée sur eux, il est aisé de juger quel est l'esprit agresseur, si c'est celui de Jesus-Christ, qui ordonne la paix, ou celui du Démon, qui souffle par tout la division & la discorde; & qui n'en veut au Pasteur qu'afin de ravager plus librement le troupeau que la Providence a confié à ses soins.

Je finis ici. L'intérêt de la vérité demanderoit peut-être qu'on poussât cette preuve, & jusqu'à quel point d'évidence ne pourroit-on pas la porter? Mais je me contente de faire entrevoir ce que l'on pourroit dire sur cette matière; du reste, je vais désormais m'enfermer avec simplicité dans la cause elle-même. Je ne dis rien du dessein que je suivrai, je remets à le proposer après que j'aurai réduit la question à quelques termes précis par les réflexions générales que je dois mettre à la tête de cette première Dissertation. Cas j'avertis que cette Dissertation n'est que le préliminaire d'un plus grand ouvrage qu'on donnera sur la Constitution, supposé que ce petit essai agréé au public.

EXAMEN DE LA CONSTITUTION

du 8. Septembre 1713.

Selon la methode des Geometres.

PREMIERE DISSERTATION
CONTENANT

DES MAXIMES GENERALES,

Qui doivent servir de fondement aux Dissertations particulieres, & sur lesquelles on peut juger en general de la Constitution.

NOus commencerons d'abord par établir quelques faits qui ne puissent être contestés ni de part ni d'autre.

I. FAIT.

Non seulement la Constitution condamne le livre des Réflexions Morales, mais elle condamne encore cent & une propositions extraites de ce livre.

A

II.

Le motif qu'on a, lorsqu'on nous donne cet extrait, ne sauroit être plus précisément exprimé qu'il l'est dans la Constitution. On l'a donné, nous dit-elle, pour forcer en quelque sorte par l'évidence de la vérité ceux que le poids de l'autorité ne pouvoit encore obliger à se rendre. C'est dans ce dessein qu'on a porté le fer dans l'abcès, & qu'on a démêlé la zizanie du bon grain qui la couvroit. Jusqu'ici l'un & l'autre confondus dans le livre avoient pu surprendre la pieuse simplicité du lecteur. Mais dans l'extrait des propositions l'erreur se montre à nud, & le masque levé, sa laideur saute aux yeux; elle saisit, elle frappe; l'abcès percé, le pus infect exhale de toute part une odeur insupportable; en un mot, on nous montre les erreurs les plus grossières, & l'on nous les montre en tant de lieux, qu'on ne doute point qu'avec la bénédiction de Dieu, chacun ne soit forcé de se rendre à l'évidence : *Nihil propterea opportunius ac salubrius à nobis præstari posse arbitrati sumus, quam si fallacem libri doctrinam generatim solum modo à nobis hætenus indicatam, pluribus singillatim ex eo excerptis propositionibus, distinctius & apertius explicaremus, atque universis Christi fidelibus noxia zizaniarum semina è medio tritico, quo tegebantur, educta, velut ob oculos poneremus. Ita nimirum denudatis, & quasi in propatulo posi-*

selon la methode des Geometres.

positis, non uno quidem, aut altero, sed plurimis gravissimisque tum pridem damnatis, tum etiam novè adinventis erroribus, planè confidimus, benedicente Domino, se ut omnes aperta jam manifestaque veritati cedere compellantur.

III. F A I T.

Les qualifications se trouvent à la fin de l'extrait des propositions. Il est vrai qu'on ne les distribue point ; mais la Constitution déclare qu'il n'y a pas une seule proposition sur laquelle ne tombent plusieurs, ou du moins quelqu'une des qualifications énoncées : *Omnes & singulas propositiones præinsertas tanquam falsas &c. hæc nostrâ perpensâ valiturâ Constitutione declaramus &c.*

IV. F A I T.

Non seulement la Constitution condamne les propositions dans le livre des Réflexions Morales, mais elle défend encore à qui que ce soit d'en soutenir aucune en particulier, de quelque manière qu'on la soutienne, conjointement, dit-elle, ou séparément, de vive voix, ou par écrit, elle ne laisse aux fideles que la liberté de les combattre : *Mandantes ut quicumque illas, vel illarum aliquam conjunctim, vel divisim docuerit defenderit, ediderit, aut de eis etiam disputativè, publicè, aut*

4 *Examen de la Constitution*
privatim tractaverit, nisi forsan impugnando.
Ecclesiasticis Censuris, aliisque contra similia
perpetrantes à jure statutis panis, ipso facto, abs-
que aliâ declaratione subjaceat. Tous ces faits
sont constants par l'énoncé de la Bulle.

Sur ceci,

I. OBSERVATION.

Quand on condamne un livre, & qu'on marque déterminément qu'on le condamne pour telles & telles propositions, les propositions ne sont pas condamnées à cause du livre, mais le livre est condamné à cause des propositions.

Cette observation n'a pas besoin de preuve; il n'y a que la passion toute seule qui puisse renverser cet ordre. Une proposition ne sauroit être fausse pour être dans un tel livre, & toute proposition véritable le sera par tout, fût-elle dans l'Alcoran: mais un livre est mauvais, dangereux, scandaleux, parcequ'il renferme telles propositions erronées, fausses, dangereuses, scandaleuses, &c.

II. OBSERVATION.

Dans la Constitution les propositions sont condamnées précisément en elles mêmes. L'observation est importante; la preuve en est facile.

Si les propositions n'avoient point été condamnées précisément en elles mêmes , ce ne pourroit être qu'à raison de l'une de ces deux choses, ou qu'à raison du rapport qu'elles ont les unes aux autres, ou qu'à raison de quelque sens particulier qu'on supposeroit que l'Auteur leur a donné. Or l'un & l'autre est insoutenable, comme il est aisé de le démontrer par le IV. fait.

1. La liaison ne peut avoir de lieu, quand on l'exclut aussi formellement que la Constitution l'a fait ; *Illas aut illarum aliquam conjunctim vel divisim.*

2. Le sens de l'Auteur est encore plus visiblement exclus. Car accordons pour un moment qu'on n'ait en effet condamné les propositions qu'à raison de quelque sens particulier que l'Auteur peut leur avoir donné, qu'on suppose ce sens si détestable que l'on voudra, cette malignité de la proposition, si je puis m'expliquer ainsi , est tout à fait extrinseque à la proposition même ; maligne si l'on veut dans la bouche de l'Auteur, elle peut être très innocente & même une très grande vérité dans toute autre bouche. Or la Constitution condamne toutes & chacune des propositions dans quelque bouche qu'elles soient, dans quelque écrit qu'on les mette, de quelque maniere qu'on les propose : *Conjunctim vel divisim, nisi forsan impugnando.*

6 *Examen de la Constitution*

do Elle les condamne donc indépendamment de tout sens d'Auteur.

3. Ces dernières paroles : *Nisi forsan impugnando*, fournissent encore une nouvelle démonstration de l'observation proposée. En effet la Constitution ne laisse à l'égard des propositions que la liberté de les combattre. Or je le demande à toute la terre, fut-il jamais permis de combattre autre chose que l'injustice & l'erreur, ou fut-il jamais permis de combattre la justice & la vérité? Le Pape a donc supposé qu'il n'y a pas une seule de ces propositions qui ne soit injuste ou fausse, par qui que ce soit, ou de quelque manière qu'elle soit énoncée : *Conjunctim vel divisim*.

Il est sans doute puérile des l'arrêter à prouver une vérité plus claire d'ailleurs que le soleil ne l'est en plein midi : mais attendu la disposition des esprits, ce qui seroit puérile en toute autre conjoncture, est devenu de notre temps une indispensable nécessité.

On ne cherche en effet aujourd'hui qu'une ressource bonne ou mauvaise pour se persuader à soi même qu'on ne trahit point la vérité, lorsqu'on l'abandonne; on croit sauver d'une main ce qu'on donne de l'autre; on ne veut pas voir ce que l'on voit; & l'on y réussit ou peu s'en faut : mais de là qu'ar-

ri-

rive-t-il? On croit tout appaiser, on ne remédie à rien, on s'applaudit, on se félicite soi même de l'expédient heureusement imaginé; & par malheur on donne toujours à gauche, parce qu'on ne prend jamais l'état de la question.

III. OBSERVATION.

Il y a donc essentiellement deux causes dans l'affaire présente; celle des propositions & celle de livre.

Cette observation n'a pas besoin de preuve: elle est démontrée par l'observation précédente.

IV. OBSERVATION.

Non seulement la cause des propositions est parfaitement indépendante de la cause du livre; mais je dis plus, que chaque proposition forme à part une instance particulière, de sorte que vous ne pouvez réunir dans une même cause que ces propositions exactement équivalentes à raison de l'exacte valeur des termes.

Cette observation n'est encore qu'une conséquence naturelle de la seconde. En effet, puisque les propositions ont été condamnées indépendamment de tout rapport entre elles, & qu'il n'y en a aucune qu'on

ne condamne, quand même elle seroit toute seule, il faut voir si toute seule elle est condamnable indépendamment de toute autre.

V. OBSERVATION.

La Bulle condamnant les propositions en elles mêmes, il est visible qu'elle les condamne dans le sens qu'elles présentent naturellement à l'esprit.

L'un est en effet une suite de l'autre : mais indépendamment de la conséquence, j'en appelle à la Bulle même, & je soutiens l'observation évidente par les termes de la Constitution. Car par le second fait, elle les suppose si manifestement & si visiblement mauvaises, qu'il suffit de les énoncer, dit-elle, pour forcer toute la terre à reconnoître la justice évidente de la condamnation : *Ita nimirum denudatis &c.* Elle a donc supposé le sens condamné du moins tout aussi clair que le fait de la condamnation, puisqu'elle donne le premier pour la preuve sensible & palpable de la justice du second.

VI. OBSERVATION.

L'indetermination des qualifications mérite une observation particulière.

On

On épuise l'arsenal du Vatican, & l'on décharge sur cent-une propositions tout ce qu'on a pu trouver de qualifications imaginables. Ces qualifications ne sont pas équivalentes les unes aux autres : une proposition malsonante n'est pas toujours téméraire, & une proposition malsonante & téméraire n'est pas toujours erronée, encore moins hérétique, impie &c. Cependant toute la lumière qu'on nous donne se réduit à nous dire qu'il n'y en a aucune qui ne mérite plusieurs ou du moins quelqu'une des qualifications énoncées. Mais qui se chargera d'en faire la distribution & qui démêlera ce chaos ? Ou le Pape lui-même a pu le démêler, ou il ne l'a pu. S'il l'a pu, que ne l'a-t-il fait ? S'il ne l'a pu, qui le pourra ?

Tout ceci supposé,

DESSEIN DE CET ECRIT

Mon dessein dans cet Ecrit est de me borner précisément à l'examen de la Constitution par rapport aux propositions condamnées ; & parceque je veux tout à la fois me resserrer & convaincre, je tâcherai de suivre l'ordre Géométrique le plus exactement qu'il me sera possible.

Dans ce dessein, je vais employer cette

Dissertation à établir quelques maximes générales qui serviront comme de fondement aux Dissertations particulières que je me propose de donner. De ces maximes générales on me permettra de tirer en passant quelques corollaires simples. Ils découvriront tout à coup quel est le parti qu'on doit prendre par rapport à la Constitution, sans entrer encore dans le détail des propositions qu'elle condamne.

MAXIMES GÉNÉRALES

Qui doivent servir de fondement aux démonstrations particulières, & sur lesquelles on peut juger du parti qu'on doit prendre par rapport à la Constitution.

I. MAXIME.

Toute confusion doit être bannie d'une définition de foi.

La maxime est évidente, & tout le monde apperçoit d'abord les suites funestes que peut avoir une définition de foi confuse, obscure, embarrassée. L'erreur est en matière de religion le plus grand des maux ; une pareille décision peut tromper aisément tous ceux à qui elle est adressée. Le paix est le plus grand des biens, il est impossible qu'un

qu'une pareille décision ne l'altère & ne la trouble. Aussi quelle simplicité, quelle exactitude dans les formules saintes que l'Eglise nous donne; lorsqu'elle parle dans les Conciles, elle ne manque jamais de renfermer la doctrine dans un très petit nombre de Canons, qu'elle énonce avec toute la précision imaginable. La trompette qui ne donne qu'un son douteux & incertain, allarme & trouble le camp, dit S. Paul, mais elle ne peut ni l'animer ni le conduire. Dans cet esprit, l'Eglise dit comme lui, qu'elle aime mieux ne dire que cinq paroles qu'elle entende, que dix mille qu'elle n'explique point: *In Ecclesiâ volo quinque verba* ^{1. Cor. 14. v. 19.} *sensu meo loqui... quàm decem millia verborum in linguâ.* Le défaut de précision est donc le plus grand des défauts que puisse avoir une définition de foi. *Etenim*, dit S. Paul, ^{Ibid. v. 7. & 9.} *nisi distinctionem sonituum dederit tibi, quomodo sciatur id quod canitur? ... Ita & vos, nisi manifestum sermonem dederitis... eritis in ærâ loquentes.*

I. COROLLAIRE.

Donc quand il seroit vrai qu'il n'y a pas une seule des cent-une propositions sur laquelle ne puisse tomber justement quelqu'une des qualifications énoncées, la seule indétermination des qualifications est une rai-

son suffisante pour refuser d'accepter la Bulle.

Ce corollaire est une suite nécessaire de la maxime précédente liée avec le 3. fait & la 6. observation.

En effet la trompette sonne l'alarme, & la sonne bien haut; mais par le 3. fait, elle ne distingue point les sons, & dès là même par la 6. observation, on ne fait plus ce qu'elle veut dire; elle nous confond & nous trouble. En détail il n'y a pas une seule des cent-une propositions que je ne sois en droit de croire vraie, pourvu que j'accorde qu'elle est malsonante, comme il n'y en a pas une seule qu'un autre de son côté ne puisse traiter d'hérétique.

Or par la maxime précédente, de tous les défauts que peut avoir une définition de foi, celui-ci sans contredit est un des plus grands. Donc attendu l'indetermination des qualifications, la Constitution est de toutes les définitions de foi la plus défectueuse. Et par conséquent l'amour de la paix & de la vérité s'oppose directement à ce qu'on l'accepte.

REFLEXION.

On me permettra de remarquer en passant que ce seul défaut de la Constitution suffit pour obliger le Magistrat public à s'y opposer avec courage.

A Dieu ne plaise que je veuille le rendre juge de la doctrine. *Les levres du Prêtre* ^{Malach.} *gardent la sagesse, & c'est de sa bouche que* ^{27.} *nous devons apprendre la loi.* Mais le Magistrat chargé par l'ordre de Dieu de veiller à la tranquillité publique, doit s'opposer à tout ce qui peut l'altérer; & les disputes de religion sont toujours à craindre pour l'Etat. Il n'est pas même nécessaire pour en appréhender les suites, que les deux partis soient formidables; il suffit que l'un des deux soit entreprenant & hardi, qu'il souffre impatiemment le joug aussitôt qu'il le blesse, & qu'il ait donné souvent des preuves de son indocilité.

Que le Magistrat laisse donc au Prêtre toute la liberté nécessaire pour instruire les peuples, & pour prononcer sur les questions de religion; mais qu'il l'oblige à parler clairement ou à se taire: le devoir de sa charge l'y oblige, il doit être très convaincu que toute parole contraire à la paix & à la tranquillité publique ne peut être dictée ni par la justice ni par la vérité.

Ces hommes qui font servir à leurs desseins la piété même, & par rapport à qui l'Apôtre recommandoit si fort d'éviter toute sorte de question de nom, sont-ils aujourd'hui moins à craindre qu'ils ne l'étoient du temps de S. Paul? Lui même n'a-t'il pas dit que les temps périlleux & les grands scandales ont

été réservés pour la fin de siècles ? Avertis si distinctement du péril qui nous menace, fuions, comme il l'ordonne, toutes questions & toutes disputes interminables. Pour une, en voilà de compte fait cent multipliées par vingt-cinq, que la Constitution nous fournit : c'est beaucoup contre elle ; mais ce n'est pas tout ; & les maximes que nous allons établir nous découvriront bien d'autres défauts.

II. MAXIME.

Comme on ne doit pas toujours autoriser une proposition, parce qu'elle peut avoir un bon sens, de même on ne doit pas toujours la condamner, parce qu'elle peut en avoir un mauvais.

La maxime est évidente par la raison des contraires ; & toutes choses choses égales, elle doit même avoir plus de force encore à l'égard des condamnations, suivant ce principe d'équité naturelle, *Odia restringenda, favores ampliandi.*

Eclaircissons cependant la maxime par quelques exemples. Dieu s'est fait homme, nous mangeons le corps du Fils de Dieu, nous buvons son sang, & mille propositions semblables peuvent avoir un très mauvais sens. Je dis plus, il s'est trouvé des hommes assez impies pour les soutenir dans les mauvais

Vais sens qu'elles peuvent avoir : s'est-on jamais avisé de les condamner ? Qui seroit assez hardi pour le faire ?

REFLEXION.

Ces equivoques de langage dans les propositions qui appartiennent à la foi, viennent essentiellement de deux causes auxquelles il est impossible de remédier.

La première est la nature du langage humain, qui se servant d'un même terme pour exprimer différentes idées, fournit abondamment tous ces sens differens qui peuvent se trouver dans une seule & même proposition.

La seconde est la nature même de nos mysteres. En effet nos termes sont faits pour exprimer nos idées, & les mysteres de notre foi passent nos idées ; ils passent donc aussi nos termes, & notre langage ne sauroit jamais les exprimer assez exactement pour exclure toute sorte de mauvais sens. L'exiger, c'est exiger l'impossible.

III. MAXIME.

Non seulement on ne doit pas condamner toute proposition parcequ'elle peut avoir un mauvais sens, mais souvent même il seroit très dangereux & très pernicieux de le faire.

Cet.

Cette maxime n'est qu'une extension de la précédente ; & , si on ne la suit inviolablement, le péril est visible. Outre qu'on nous réduiroit à ne pouvoir parler de la religion, je mets en fait, la maxime contraire une fois posée, qu'il n'y a plus rien de certain dans les formules de notre foi.

II. COROLLAIRE.

Donc mettant à part le défaut que nous avons remarqué dans le corollaire précédent, je veux dire l'indétermination des qualifications, & ne considérant ici que les propositions en elles mêmes, quand on accorderoit qu'il n'y a pas une seule des propositions condamnées qui ne soit susceptible d'un mauvais sens, il est encore incertain si l'on doit accepter la Constitution.

Quiconque en effet tire cette conclusion de l'hypothèse donnée, ne peut conclure ainsi qu'en vertu de ce syllogisme.

Toute proposition qui peut avoir un mauvais sens, peut être condamnée.

Or les propositions énoncées dans la Constitution peuvent toutes avoir un mauvais sens. Donc &c.

Mais sans m'arrêter à la mineure, pour conclure il faut supposer la majeure générale. Or la majeure prise de la sorte est un prin-

principe faux, injuste & pernicieux par les maximes précédentes. La conséquence est donc insoutenable; ce qu'il falloit demontrer.

OBJECTION.

Mais il faut parler exactement, dit-on, & l'on ne sauroit parler trop exactement en matiere de religion. Dans ces circonstances ne doit-on pas faire usage de la maxime, *Bonum ex integrâ causâ, malum ex minimo defectu*?

RÉPONSE.

Si par langage exact on entend un langage qui ne soit absolument susceptible d'aucun mauvais sens, je répons d'abord que la chose est impossible. Voyez la reflexion sur la 2. maxime. Mais d'ailleurs ceux qui pourroient avoir idée de ce qu'on appelle langage exact, y pensent-ils? La conséquence les conduit à l'impiété, car étant certain qu'il y a dans les Ecritures même un grand nombre de propositions susceptibles d'un mauvais sens, il faudra dire que J. C. la sagesse même, que l'Esprit S. & les hommes inspirés de Dieu n'ont pas exactement parlé, & conclure tout droit, qu'un grand nombre de leurs expressions sont très censurables, & peuvent être condamnées sans difficulté.

REFLEXION.

Ceux qui raisonnent de la sorte devroient du moins prendre garde à ne pas fournir des armes contre eux mêmes. Ils le font cependant ; & si leur principe est vrai, je les défie de défendre de l'anathème la Constitution elle même. Qu'ils prennent la peine de comparer ces deux argumens ; dont l'un est le leur, l'autre est le mien.

Tout écrit, toute proposition qui peut avoir un mauvais sens, peut être anathématisée & condamnée.

Or la Constitution peut avoir un mauvais sens.

Donc la Constitution peut être anathématisée & condamnée.

Or les propositions énoncées peuvent avoir un mauvais sens.

Donc les propositions énoncées peuvent être anathématisées & condamnées.

Le principe étant le même & les conclusions si différentes dans les deux argumens, sans doute la différence & la vérité des conclusions dépend de la différence & de la vérité des mineures, & jusques là tout est certainement égal. Mais qu'il s'en faut beaucoup que sur la vérité des mineures ceux contre qui je dispute ne soient en mêmes termes

mes que moi. Je passe tout au plus la leur; elle est en effet très douteuse: au lieu que celle de l'argument que je forme contre eux, est un fait certain que leur conscience ne peut démentir, & dont le soulèvement du public est un garand trop assuré.

Tant il est vrai que le mal est toujours contraire à lui même! On n'introduit aujourd'hui cette etonnante maxime, *Toute proposition qui peut avoir un mauvais sens, peut être condamnée*, que pour se mettre en droit d'accepter une Constitution d'ailleurs insoutenable; & si la maxime passe une fois, elle accable ceux qui l'ont introduite: tout le poids de la conséquence retombe sur eux, & pendant que la vérité se joue de leurs efforts, elle les perce de leurs propres armes.

Mais un mauvais sens ne rend-il jamais une proposition condamnable; autre extrémité.

IV. MAXIME.

Quand une proposition renferme deux sens, l'un bon & l'autre mauvais, vous pouvez bien par l'esprit diviser les deux sens, mais vous ne pouvez de même partager la proposition.

Le *Nec mihi, nec tibi fit, sed dividatur*, ^{3 Reg. 6. 23.} ne sauroit avoir ici de lieu. Les propositions

ons sont essentiellement indivisibles, il faut les prendre ou les laisser. Vous pouvez bien, à la vérité, condamner une proposition à cause du mauvais sens qu'elle a ; mais si vous la condamnez elle demeure proscrite avec le bon : & tout au contraire si vous l'approuvez &c.

V. MAXIME.

Donc, une proposition étant donnée ; supposé qu'elle renferme deux sens, l'un bon l'autre mauvais ; & la question s'agissant s'il faut la condamner ou l'approuver, la raison veut que le fort emporte le foible.

La preuve de la maxime est facile. Car, par la maxime précédente, la proposition ne peut être divisée, & par les maximes 2. & 3. le mauvais sens tout seul n'est pas une raison de condamnation, comme le bon tout seul n'est pas une raison d'approbation. Il n'y a donc que l'excès de l'un sur l'autre, c'est-à-dire le plus dominant & le plus naturel qui puisse décider la question.

VI. MAXIME.

Si donc le sens dominant & naturel que présente une proposition est vrai, supposé que la même proposition renferme encore un mauvais sens, dans ce cas il est sage, il est juste

juste de se precautionner contre le mauvais sens qu'elle peut avoir ; mais il n'est ni juste ni sage de porter la precaution jusques à condamner la proposition même.

La proposition est évidente, & n'est proprement que l'inverse de la maxime précédente. Mais qui décidera du sens naturel ?

VII. M A X I M E.

L'usage, le bon sens, l'équité naturelle, l'impression d'erreur ou de vérité que forme une proposition dans l'esprit du commun des hommes, devroient être les premiers juges de ces sortes de questions.

C'est-là que la Bulle en appelle ; elle déclare en termes formels, qu'elle condamne les propositions dans un sens qui se présente naturellement, il n'y a point d'expression qu'elle ne rassemble pour nous le faire entendre, *Denudatum, in propatulo, ob oculos positum, secretum à tritico quo tegebatur, apertum, manifestum.* Voyez le 2. fait & la 5. observation. Jugeons donc de la Constitution par la Constitution même ; & , pour faire l'application de ces principes & de nos maximes, qu'il me soit permis d'établir d'abord ce fait important.

FAIT IMPORTANT.

Le sens que présente à l'esprit du commun des hommes un grand nombre des propositions énoncées dans la Bulle, non seulement n'est pas mauvais, mais est très souvent une vérité si capitale que la condamnation qu'on en a fait a révolté tout le monde.

Je dis, un grand nombre de propositions, parce que je ne veux rien dire qui puisse être contesté. Or le fait réduit à ces termes, je le soutiens plus évident que le soleil ne l'est en plein midi. Car

1. Le soulèvement du public est notoire. La Bulle se l'étoit promis, que tout le monde seroit forcé de se rendre à la vérité claire & manifeste : *Ut omnes aperta jam, manifesta que veritati cedere compellantur*. Elle a dit vrai, jamais écrit ne réunit plus universellement le suffrage des hommes, mais en vérité ce n'est pas en sa faveur.

Prop. 87. 2. J'en appelle à l'expérience : *C'est une conduite pleine de sagesse, de lumière & de charité, de donner aux âmes le temps de porter avec humilité devant Dieu le poids de ses pechez &c.* Trouve-t-on là ce prétendu mauvais sens qui saisit & frappe, *denudatum, positum &c.*, ou plutôt le sens qui saisit & qui frappe, n'est-il pas un principe des

des plus essentiels dans l'administration du sacrement de pénitence ? Si cette conduite n'est pas sage, pleine de lumiere & de charité, quelle a donc été la conduite de toute l'Eglise pendant plus de huit siecles consécutifs ?

Combien de propositions toutes semblables à celle-ci pourrois-je rapporter sur l'excommunication, sur la charité, sur la crainte, sur la distinction des deux alliances &c. ? mais comme je n'envisage encore la Constitution qu'en général,

3. J'aime mieux en appeller à la conscience des personnes les plus déclarées pour la Constitution. Est-il vrai que les mauvais sens prétendus des propositions se soient d'abord présentés ? Pour les trouver n'a-t-il pas fallu donner la torture à son esprit, forcer les expressions, subtiliser, chicaner sur les plus mesurées, fouiller jusques dans le secret des cœurs, avoir recours aux intentions cachées ? Et parce qu'on étoit encore à bout, n'a-t-il pas fallu consulter les Docteurs, & les conjurer sur plusieurs propositions, d'imaginer un sens tel quel, pour n'être pas forcé de dire qu'on ne savoit après tout ce que l'on condamnoit ? Je dis plus, a-t-on pu convenir de ce prétendu mauvais sens ? Et de quatre personnes toutes déterminées à la condamnation, n'a-t-on pas vu que ni les unes ni les autres ne pouvoient convenir du mau-

mauvais sens qu'il falloit donner à la proposition qu'on avoit déjà résolu de condamner? Dieu nous jugera quelque jour comme nous aurons jugé nos freres. Mais je demande en attendant que veulent dire ces consultations, ces subtilités, ces embarras, ces contradictions, sinon que les prétendus mauvais sens des propositions ne sont en effet ni palpables ni sensibles, *Denudatis, in propatulo positi, aperti, manifesti?* Soit donc,

III. COROLLAIRE.

Quand on accorderoit qu'il n'y a pas une seule des propositions qui ne soit susceptible d'un mauvais sens, il est encore évident qu'on ne peut accepter la Constitution telle qu'elle est.

En effet, pour l'accepter telle qu'elle est, il faut pouvoir condamner toutes les propositions dans leur sens naturel, & qui se présente d'abord à l'esprit, la Constitution le dit elle-même; & par les maximes 5, 6, 7. sans cela la condamnation seroit injuste.

Or, par le fait établi ci-dessus, le sens naturel d'un grand nombre de propositions non seulement n'est pas mauvais, mais est souvent une grande vérité. Donc quand on accorderoit &c.

Je dis plus,

IV. Co

IV. COROLLAIRE.

De quelque prétexte qu'on se couvre, accepter la Constitution telle qu'elle est, c'est condamner avec elle plusieurs vérités importantes de la religion.

Qu'on subtilise en effet, & qu'on chicane tant qu'on voudra, on ne peut faire que la Constitution ne dise pas ce qu'elle dit, ou que la raison cesse de dicter ce qu'elle dicte. Or la raison dicte que toute proposition condamnée l'est dans son sens naturel; &, quand elle ne le diroit pas, la Constitution déclare formellement que c'est-là le sens qu'elle condamne. Accepter la Constitution est donc condamner avec elle toutes les propositions dans le sens naturel qu'elles présentent à l'esprit.

Mais ce sens naturel des propositions condamnées est souvent une grande vérité par le fait ci-dessus établi.

Donc on a beau faire, & de quelque prétexte qu'on se couvre, accepter la Constitution, c'est condamner avec elle plusieurs vérités des plus importantes de la religion.

R E F L E X I O N.

Aussi nôtre confiance est-elle dans le Dieu tout-puissant. Nous ignorons ses desseins;

B

&

& J. C. nous défend de vouloir connoître les momens qu'il a mis dans sa main. Mais nous savons deux choses, parce que nous sommes Chrétiens & Catholiques; la première, que l'Eglise de Jesus-Christ ne sauroit périr; la seconde, qu'elle périroit néanmoins, si elle pouvoit condamner certaines vérités qui sont comme les gages de l'alliance sainte que Jesus-Christ a faite avec elle. Or il est démontré que la Constitution condamne plusieurs de ces vérités, elle le déclare trop expressément. Nous sommes donc assurés que l'Eglise universelle ne la recevra jamais, & qu'elle s'élèvera tôt ou tard contre un decret que son Esprit n'a point dicté.

Que les Protestans n'insultent donc plus à notre douleur. Nous l'avions souhaitté, qu'on ne publiât point dans Geth les nouvelles de notre affliction. Dieu n'a pas exaucé nos vœux; nos ennemis ont vû ce qui fait le sujet de nos larmes; ils en ont ri; & leurs piquantes railleries ont été plus ameres pour nous que le fiel & l'absinte: *Exaltare qui judicas terram*. Voyez, Seigneur, & jugez nous; les reproches de nos ennemis sont pleins d'injustice; vengez l'insulte qu'ils ont faite à votre nom.

Leur avions-nous dit qu'il n'arrive jamais de trouble dans l'Eglise, & que l'aire du Seigneur ne renferme que le pur froment? Ou plutôt n'avions-nous pas supposé dans
nos

nos controverses comme un principe constant, qu'il est des temps d'obscurcissement & d'épreuve ? Mais, leur disions-nous, ces obscurcissements n'iront jamais & ne peuvent jamais aller jusques à anéantir les promesses du Dieu fidele.

Il en est de la vérité comme de la figure. Ni les fureurs d'Athalie, ni les irruptions de Sennacherib, ni les guerres de Nabuchodonozor, ni la désolation du peuple sous ce Prince, ni les persécutions d'Antiochus, en un mot ni les différens états du peuple Juif dans l'ancienne alliance, ni la captivité même de ses Rois, ni la défection de ses Princes, n'ont pas empêché que la promesse faite à Juda n'ait été accomplie à la lettre, &, malgré toutes ses vicissitudes, le sceptre a toujours été conservé dans cette tribu jusqu'au premier avènement de J. C. Telle est aujourd'hui l'Eglise. Elle a ses agitations; mais, au milieu de ses agitations, les colonnes qui la soutiennent peuvent être ébranlées, sans qu'elle cesse elle-même d'être la base & la colonne de la vérité. Non, quelque chose qui puisse arriver, le législateur ne sortira jamais du milieu d'elle, & malgré le caprice, la légereté, l'emportement, les efforts & la lâcheté des passions humaines, le droit de décider infailliblement sur la religion sera toujours conservé dans le corps de ses Pasteurs. Un Dieu l'a dit: s'il a confié

le dépôt de la foi à des hommes revêtus d'infirmité comme nous ; si, pour me servir de l'expression de l'Apôtre, il a mis ce trésor dans des vases fragiles, il ne l'a fait que pour faire éclater sa puissance ; & nous savons qu'il peut tout, que rien ne lui résiste, qu'il fait, par les volontés des hommes, & des volontés des hommes, tout ce qu'il lui plaît, & qu'il peut, quand il le veut, donner à l'argile toute la fermeté du diamant.

Nous attendrons donc avec patience que ceux qu'il nous a donnés pour nous instruire, puissent s'expliquer librement dans l'unanimité, bien assurés que la loi viendra de Sion, & que la parole de vérité sortira de Jérusalem. Aujourd'hui même il nous est impossible d'ignorer ce que pensent de l'affaire présente, je ne dis pas les Pasteurs les plus éclairés & les plus sages, mais ceux mêmes à qui le public ne rend pas assez de justice. Témoins des gémissemens de leur cœur, nous savons qu'ils s'affligent avec nous de l'état où l'Eglise est réduite ; & si par ménagement ils prennent le change sur la manière dont ils doivent rendre témoignage à la vérité, nous sommes bien assurés qu'ils ne sauroient le prendre sur la vérité même. Veuille le Dieu tout-puissant ressusciter en eux la grace de l'onction sainte. C'est trop peu pour eux de ne faire que gémir, mais c'est assez pour nous.

Ce

Ce témoignage naturel de leur foi soutient la nôtre. Appuié du cri public des fideles, il perce les nues & confond l'impiété, qui n'a pas craint de dire que le Seigneur avoit oublié son peuple.

Du reste, que les hommes se glorifient ; qu'ils disent de grandes choses, & qu'ils fassent encore de plus grands efforts, il n'y a contre Dieu ni conseil, ni force, ni prudence, & le fondement du Seigneur demeurera toujours inébranlable. C'est une étrange guerre, disoit autrefois un bel esprit, que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité ; elles ne peuvent rien l'une contre l'autre, tous les efforts de la violence ne sauroient affoiblir la vérité, comme toutes les lumieres de la vérité ne peuvent qu'irriter la violence. Qu'on ne prétende pas néanmoins conclurre de là que toutes choses sont égales. Car la violence s'épuise & se consume par ses propres efforts, & n'a jamais qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, au lieu que la paisible & tranquille vérité demeure dans les siècles, immuable comme Dieu, parce qu'elle n'est autre chose que Dieu lui même. 12. Lett. Provinciale. Apoc. 13. 10.

Telle sera toujours la juste confiance & la solide consolation du Sage : *Hic est patientia, & fides Sanctorum.* Que l'insensé se laisse ébloûir par les apparences ; le sage, dit l'Ecriture, s'élève au dessus d'elles ; &

par la force de son esprit il pénètre jusques dans l'avenir : *Spiritus magno vidit ultima.* Certes on est trop fort quand on a pour soi les promesses d'un Dieu.

Mais, dit-on, les explications du moins ne sauroient-elles remédier aux inconvéniens qu'on appréhende de l'acceptation pure & simple ?

VIII. MAXIME.

Sur cette matiere , qui dit accepter avec explication, dit trois choses.

1. Le consentement à la condamnation de la proposition.

2. La détermination exacte du sens qu'on condamne avec la proposition.

3. L'exception expresse ou du moins tacite d'un certain sens que la proposition peut avoir , & qu'on ne veut point condamner avec elle.

Cette maxime n'est proprement qu'une définition. Je me contenterai donc de l'expliquer.

1. Je dis que l'acceptation dit le consentement à la condamnation de la proposition. Et , sur ceci , remarquons qu'autre chose est la condamnation d'un mauvais sens qu'une proposition renferme , autre chose la condamnation de la proposition même. Cette réflexion est importante , & la raison de la distinction est sensible. Car tout mauvais sens, de quelque maniere qu'il se trouve dans une proposition, est toujours condamnable
dès

dès là qu'il est mauvais ; mais toute proposition par les maximes 2. & 3. n'est pas condamnable pour renfermer un mauvais sens. Rappelons l'exemple.

Dans cette proposition , *La sainte Vierge est mere de Dieu*, le mauvais sens qu'on peut donner , & que les Eutychiens lui donnoient en effet , est sans doute toujours très condamnable ; la proposition l'est-elle ? Je pourrois apporter mille exemples semblables. Condamner le mauvais sens qu'une proposition peut avoir , & condamner la proposition même , sont donc deux choses visiblement différentes. Or prenez y garde , acceptant la Constitution même avec explication , non seulement vous acceptez la condamnation du sens , mais encore la condamnation de la proposition elle même.

2. L'explication renferme la détermination exacte du sens qu'on condamne avec la proposition. Comme c'est là ce qui forme l'explication , je ne m'étendrai point sur ceci.

3. L'explication renferme encore l'exception expresse ou du moins tacite d'un autre sens qu'on ne veut point condamner ; car cette exception est une suite naturelle de la détermination , qui référant la condamnation à tel sens déterminé , dès là même excepte les autres , expressement , si vous les marquez , tacitement , si vous ne les marquez point.

IX. MAXIME.

Donc pour accepter avec explication, il faut nécessairement trois choses.

1. Que toutes les propositions, dont vous acceptez la condamnation, puissent avoir raisonnablement deux sens.

2. Que l'un de ces deux sens non seulement soit mauvais & condamnable, mais qu'attendu ce mauvais sens, la proposition le soit elle même.

3. Puisque vous n'avez recours à l'explication que pour sauver la vérité, il faut qu'en acceptant avec explication, vous puissiez excepter de la condamnation le sens vrai que la proposition renferme.

Cette maxime suit naturellement & nécessairement de la définition précédente. Car.

1. Si la proposition n'a qu'un sens, l'explication est visiblement déraisonnable. On n'explique pas une proposition qui raisonnablement n'a qu'un sens.

2. Si la proposition n'est pas condamnable, vous ne pouvez en accepter la condamnation. Vous l'acceptez cependant par la maxime précédente ; il faut donc qu'elle soit condamnable. Or il ne suffit pas pour cela qu'elle puisse avoir un sens condamnable. Il faut donc non seulement que la
pro-

proposition puisse avoir un mauvais sens , mais il faut de plus que ce mauvais sens soit tel, qu'il rende la proposition condamnable : sans cette condition l'acceptation même avec explication seroit injuste.

3. La troisieme condition étant visible-
ment le motif de l'explication, c'est-à-dire,
n'y ayant recours que pour sauver le sens
vrai ; si vous ne pouvez l'excepter de la con-
damnation que vous acceptez , non seule-
ment votre acceptation est déraisonnable &
injuste , mais votre explication est encore
inutile.

Rien de plus simple que ces deux maxi-
mes, il ne faut qu'un peu d'attention & de
justesse d'esprit pour les saisir, mais elles sont
importantes. Je prie donc ceux qui liront
cet Ecrit de les examiner à la rigueur, &
de ne les passer que lorsqu'ils les entendront
parfaitement : ils ne sauroient les entendre
sans en être convaincus.

V. COROLLAIRE.

Donc l'acceptation de la Constitution mê-
me avec explication, est absolument insou-
tenable.

Ce corollaire n'est pas pour toutes sorte de
personnes ; & je le propose en passant, non à
cette espece de gens qui toujours à l'affût des
mots, comme parle S. Augustin, *Miseri-*

ancipres vocant, trouveroient à redire au langage des Anges mêmes, mais à ces personnes qui conservent encore quelque équité naturelle & quelque sens commun par rapport au langage humain. Je les prie de me dire en conscience & devant Dieu, si parmi toutes les propositions énoncées dans la Bulle, il n'en est aucune qui ne puisse souffrir un sens condamnable. On fait de science certaine que plusieurs Prélats très sages & très éclairés ont reconnu de bonne foi qu'il y en avoit plusieurs dans lesquelles ils n'en trouvent point.

Qu'il me soit donc permis de leur demander ce qu'ils feront de ces propositions, en acceptant la Bulle avec explication. Les expliquent-ils? Non. Car, ces propositions n'ayant qu'un sens, les explications ne sauroient tomber sur elles. Les exceptent-ils? Bien moins encore; puisque ce n'est pas par voie d'exception, mais par voie d'explication, qu'ils acceptent la Bulle. Les condamnent-ils? Ils n'oseroient le dire: & cependant s'ils ne les condamnent en effet, l'acceptation n'est qu'un jeu, puisque la Constitution les condamne elle même toutes & chacune en particulier, *Illas aut illarum aliquam conjunctim vel divisim*. Voyez le 4. fait.

En verité c'est ici que je puis dire avec S. Augustin, *Valeat ad seipsam persuadendam ipsa*

ipsa evidentia. Quand il n'y auroit qu'une seule proposition de cette espece dans la Constitution, l'amour de la vérité ne devroit jamais permettre de l'accepter, qu'avec l'exception distincte de cette proposition particuliere. Si donc il y en a dans la Constitution, non seulement une de cette espece, mais plusieurs; on prend la liberté de conjurer les Evêques par la vérité dont ils sont les ministres, de réfléchir sérieusement sur ce que l'honneur, la religion, & la conscience demandent d'eux dans cette conjoncture.

REFLEXION.

Comme je n'envisage encore ici la Constitution qu'en général, j'avois d'abord résolu de n'apporter aucun exemple de ces propositions qui ne sont susceptibles d'aucun mauvais sens. On me permettra néanmoins d'en apporter ici quelques uns.

I. EXEMPLE.

Le premier sera la proposition 88. *Ignoramus quid sit peccatum & vera penitentia, quando volumus statim restitui possessioni bonorum illorum quibus nos peccatum spoliavit, & detrectamus separationis istius ferre confusionem.* „ Nous ignorons ce que c'est que le „ péché & la vraie pénitence, quand nous „ voulons être retablis sur le champ dans

„ la possession des biens dont le péché nous
 „ a dépouillés, & que nous refusons de por-
 „ ter la confusion de cette separation.

Qu'on épilogue tant qu'on voudra, il est visible qu'il s'agit dans cette proposition d'un pécheur insolent qui refuse, *de rectat*, de subir la confusion d'une séparation que son péché mérite, & qui demande fierement à entrer dans la salle des nopces, *statim*, sans remise, sans délai, quoiqu'il ait tout récemment violé l'Epouse, je veux dire son ame, & par là fait à l'Epoux l'outrage le plus sanglant. C'est d'un tel pecheur qu'on nous dit simplement qu'il faut n'avoir aucune idée, ni du péché, ni de la pénitence, pour être dans cette disposition.

Quelle est en effet la première impression que fait dans un cœur l'esprit de pénitence? N'est-ce pas un vif sentiment de son indignité? Or ce sentiment, bien loin de porter le penitent à refuser telle confusion, ne le porte-t-il pas, s'il est sincere, à croire qu'il n'y en a point qu'il ne mérite?

Impression si naturelle, qu'on l'apperçoit toujours la première dans tous les saints pénitens dont l'Ecriture a consacré la mémoire. Elle est vivement exprimée dans ces paroles de S. Pierre: „ Retirez vous de
 Luc. 5. 8. „ moi, Seigneur, parceque je ne suis qu'un
 „ misérable pécheur: *Exi à me, quia homo peccator sum, Domine*; Dans celles de l'Enfant

fant prodigue: „ Mon pere, j'ai péché ^{Luc. 15.]}
 „ contre le ciel & contre vous, je ne suis ^{13. 19.}
 „ plus digne d'être appelé votre fils, trai-
 „ tez moi seulement comme un de vos do-
 „ mestiques: *Pater, peccavi in cœlum &*
coram te, jam non sum dignus vocari filius,
tuis, me sicut unum de mercenariis tuis. Dans
 la posture du Publicain qui demeure proster-
 né à l'entrée du Temple, qui craint de le
 souiller en avançant plus haut, qui frappe
 sa poitrine comme voulant se détruire lui
 même, & qui n'ose plus lever les yeux vers
 le ciel, parcequ'il se croit indigne d'y pré-
 tendre. Enfin qui ne l'apperçoit dans tou-
 tes les démarches de la femme pécheresse,
 qui, malgré l'amour qui la transporte & qui
 lui mérite l'entiere rémission de ses péchés,
 n'ose pourtant se présenter aux yeux de Je-
 sus-Christ, se juge indigne de ses regards,
 demeure derriere lui, *stans retrò*, laisse parler ^{Luc. 7.}
 sa douleur, se croit sans excuse, trop con- ^{38.}
 tente d'arroser de ses larmes les pieds de celui
 qu'elle adore.

Jugez vous vous mêmes, nous dit l'A-
 pôtre, si vous voulez n'être point jugé.
 Voila l'ordre, l'œconomie & tout le mysté-
 re de la pénitence chretienne. Mais je de-
 mande à mon tour, quel est donc ce juge-
 ment que nous devons porter contre nous.
 Jesus-Christ va nous l'apprendre: „ Ju- ^{Joan. 7.}
 „ gez vous, nous dit-il, non selon les ap- ^{24.}
 paren-

38 *Examen de la Constitution*

„ parences , mais selon la vérité : *Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate*; c'est-à-dire, jugez vous comme la vérité vous jugeroit elle même, si par vos jugemens vous n'aviez soin de prévenir le sien. Or quel est le jugement que la vérité pronocera contre le pécheur qui ne se fera point jugé? *Discedite à me.* * Un jugement de réprobation & de séparation. Voulez-vous que Dieu ne le porte point, portez le vous même, & dites comme S. Pierre, *Exi à me quia homo peccator sum, Domine.* Jugement permanent, soutenu, constant dans le pénitent. Il subsiste dans le temps même qu'il approche de son Dieu, d'autant plus digne d'en approcher qu'il sent plus vivement qu'il mérite d'en être séparé, disposé par conséquent à soutenir la confusion de cette séparation, supposé qu'elle fût nécessaire. Or voila précisément la disposition contraire à celle que la Constitution demande en condamnant cette proposition.

Mais quoi donc ! Cette protestation solennelle que l'Eglise met dans la bouche de tout Chretien qui veut approcher de la table sainte, *Seigneur, je ne suis pas digne*, n'est-elle donc plus qu'un fade compliment, vuide de sens & de raison ? Ne sommes-nous qu'un peuple qui honore Dieu des lèvres ? Notre cœur dement-il ce que la bouche prononce ? Hé, si l'Eglise exige cette con-

confession de l'ame la plus innocente, si la plus fidelle oublie ses droits en la présence de son Dieu, parcequ'en effet l'homme n'en a point devant la majesté supreme; combien monstrueuse est la confiance d'un pécheur qui veut être rétabli sur le champ, sans délai, *statim*, dans tous les droits que le péché lui a fait perdre?

C'est un scandale dans la religion que la condamnation d'une pareille proposition. Nous le disons avec confiance, nous le publions à pleine bouche; il semble que l'éminence de la dignité fasse oublier à certains hommes ce que l'homme est devant Dieu. Savent-ils que toute la terre est bien moins à ses yeux, que ne l'est aux yeux des hommes un fêtu que le vent emporte? Savent-ils qu'un souffle de sa bouche peut anéantir tout homme de quelque ordre qu'il soit, eût-il porté sa tête dans les nues, & poussé des racines jusques dans les enfers? Qu'on pardonne à ma douleur, si je ne ménage plus les expressions. Le mal est à son comble. L'homme se glorifie devant Dieu, & nous subtilisons, au lieu de penser à réparer ce scandale.

On acceptera une Constitution qui condamne une vérité consacrée dans le langage dont l'Eglise se sert dans les plus saints & les plus redoutables de nos mysteres. Toute la grace qu'on lui fera, sera de ne l'accepter qu'a-

qu'avec explication. Mais comment, & quel est le sens condamnable qu'on peut raisonnablement trouver dans une pareille proposition? Vrai semblablement, dit-on, le Pape a voulu condamner ici l'erreur d'un hérétique du 14. siècle, qui soutenoit l'absolution toujours inutile, si la satisfaction entière n'avoit précédé.

Qu'on dise après cela que la critique est inutile. Ne voila-t-il pas sans doute un trait d'érudition bien placé? Que le Pape ait voulu condamner un hérétique du 14. siècle, je veux le croire, & j'anathématize de tout mon cœur cet hérétique & son hérésie: mais venons au fait. Est-il ici question d'un hérétique du 14. siècle? Il s'agit d'une proposition qui n'a rien de commun avec son erreur. En un mot il s'agit de savoir si désormais on ne pourra plus dire qu'il faut n'avoir aucune idée du péché, pour vouloir être rétabli sur le champ dans les droits qu'il nous a fait perdre, à moins de consentir à passer pour un hérétique du 14. siècle. Je n'insiste point là dessus, ceci est évident: & qui ne sent point le ridicule de la conjecture critique, est un homme sans ressource du côté du sens commun.

II. E X E M P L E.

Le second exemple sera la proposition 49.

Nullum est peccatum sine amore nostri, ita
nul-

nulum est opus bonum sine amore Dei. „ Com-
„ me il n'y a point de péché sans amour de
„ soi même, il n'y a point de bonnes œu-
„ vres sans amour de Dieu.

J'avois cru jusques ici que la proposition étoit d'évidence naturelle. Car le rapport de l'action à la fin étant de l'essence de toute action humaine, c'est une suite nécessaire du principe que la diversité du rapport distingue toutes nos œuvres, soit en bien, soit en mal. Conséquence en effet si nécessaire, qu'en admettant des œuvres moralement bonnes dans les infidèles, il a fallu nécessairement admettre dans eux un amour de Dieu naturel, comme Alvarès le remarque. Voyez les Disputes 51, 52, 53. Tant il est vrai que toute bonne action suppose nécessairement un amour de Dieu proportionné à l'ordre de bonté dans lequel on la place.

Qu'il me soit donc permis de demander ici quel est l'hérétique que le Pape a voulu condamner, & de quel siècle il étoit ? Né seroit-il pas du siècle de S. Augustin, & vraisemblablement S. Augustin lui même, de qui tout le monde fait ces fameuses paroles, que „ l'amour de Dieu l'emportant sur l'a-
„ mour propre, ou l'amour propre l'em-
„ portant sur l'amour de Dieu, distingue
„ tout, soit en bien, soit en mal : Je ne cite point, parceque ces expressions sont connues
de

42. *Examen de la Constitution*
de toute la terre, *Amor Dei usque ad con-*
tentum sui, amor sui &c. Il semble que
la Constitution ait voulu condamner les ex-
pressions les plus communes des Peres de
l'Eglise.

III. E X E M P L E.

Qu'on me permette d'ajouter encore un
troisième exemple. C'est la proposition 61.
Timor non nisi manum cohibet, cor autem
tandiu peccato addicitur, quandiu ab amore
justitia non ducitur : „ La crainte n'arrête
„ que la main, & le cœur est livré au pé-
„ ché, tant que l'amour de la justice ne
„ le conduit point.

On chercheroit inutilement ici quelque
mauvais sens. Mais par hazard le Pape n'au-
roit-il pas voulu condamner ici certain vieil
hérétique, qui vivoit du temps de Scipion
l'Africain, & qui dans une Comédie inti-
tulée, Les Adelpes, a dit en fort beaux
vers

Malo coactus qui suum officium facit,
Dum id rescitum iri putat, tantisper cavet;
Si sperat fore clam, rursus ad ingenium redit.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette
vérité est une vérité de sentiment naturel,
que les païens eux mêmes ont parfaitement
connue. Je prie ceux qui liront cet. Ecrite
de

de jetter les yeux sur un petit livre intitulé: *De attritione & contritione dissertationes quatuor : Auctore P. Lamberto Le Drou Episcopo Porphiriensi.* On y trouvera démontrée la vérité dont il s'agit, & confirmée par plus de deux-cens passages des Peres de l'Eglise, tous plus forts que la proposition condamnée.

Finissons cette réflexion déjà trop longue, nous contentant de coter simplement les propositions 46, 51, 52, 53, & 54. Je m'assure que tout esprit raisonnable conviendra de bonne foi qu'il faut les tordre pour leur trouver un mauvais sens. L'acceptation par voie d'explication, du moins par rapport à ces propositions, est donc absolument infoutenable. Ajoutez à celles-ci toutes celles de l'excommunication.

Je vais plus loin, & supposé que toutes les propositions puissent avoir un mauvais sens, je démontre encore que l'acceptation même avec explication est manifestement & visiblement injuste.

En effet par la maxime 9. afin que l'acceptation, même avec explication, soit juste, il faut non seulement que les propositions aient un sens mauvais & condamnable, mais il faut encore qu'attendu ce mauvais sens, les propositions soient condamnables elles mêmes.

Or par les maximes 5, 6, 7. un mauvais
sens

sens ne rend jamais une proposition condamnable, s'il n'est en même temps le plus naturel. Donc &c.

X. M A X I M E.

Pour accepter, même avec explication, non seulement il faut que la proposition condamnée ait un mauvais sens, mais il faut encore que ce mauvais sens soit le plus naturel.

La maxime est démontrée par les deux propositions précédentes qui forment avec elle un syllogisme régulier. Soit donc

VI. C O R O L L A I R E.

Quand on accorderoit qu'il n'y a pas une seule des propositions condamnées dans la Bulle qui n'ait un mauvais sens, il est encore évident, qu'en accepter la condamnation même avec explication, c'est une injustice.

Rappelons le fait établi ci-dessus, & souvenons nous qu'un grand nombre de propositions, quelque mauvais sens qu'on puisse leur donner, ne présentent néanmoins qu'un sens bon & vrai. La démonstration se forme d'elle même, & le corollaire n'est que la maxime précédente réduite au cas particulier.

REFLEXION.

Ajoutons à la démonstration cette espece de conviction particuliere qui naît du sentiment. Qu'on me permette de demander avec respect aux personnes qui croient les explications justes, s'il n'est pas vrai qu'en leur conscience ils regardent la Constitution comme le plus insoutenable & le plus étonnant Decret qui peut-être ait paru dans l'Eglise. Je n'en veux pas davantage, & dès là je soutiens l'acceptation même avec explication visiblement injuste.

Car tout moien qui n'iroit à rien moins qu'à me faire accepter l'Alcoran, & souscrire à la condamnation de l'Evangile, est évidemment faux en matiere de religion; il y a des cas sans doute où les explications sont utiles, sages & nécessaires; mais il y en a certainement dans lesquels les explications ne peuvent être qu'une ressource indigne que la timidité suggere, & que la lâcheté fait prendre. La question est donc de trouver au juste les raisons & les principes de ces cas différens. Mais dans quels cas seront-elles défendues, si je puis me les permettre par rapport à un Decret que je regarde comme absolument insoutenable & injuste? Un esprit droit ne sauroit prendre le change là-dessus, parce que les raisons & les principes de la différence des cas sautent aux yeux.

Quand

Quand il s'agit d'accepter, toute acceptation est injuste lorsque la condamnation l'est elle même; & toute condamnation l'est, lorsqu'elle porte, non sur le sens naturel d'une proposition, mais sur un sens éloigné. Donc toute acceptation est injuste elle même, quand le sens naturel est clair. Ajoutez à l'acceptation telle explication qu'il vous plaira; malgré vous, l'injustice de la condamnation subsiste, & par conséquent vous ne laverez jamais l'injustice de l'acceptation.

En un mot, en matiere de condamnation de propositions, ébranlez la regle du sens naturel, & donnez vous la liberté de condamner ou d'approuver avec explication toute proposition à qui vous pouvez trouver deux sens, nous voila dans un pyrrhonisme de langage qu'on ne pourra plus démêler. Vous pouvez tout condamner, vous pouvez tout approuver, parceque tout est explicable.

J'avois toujours regardé comme un jeu d'esprit l'essai d'Erasme & de Théophile Rainaud, dont l'un a fait voir sur l'Orailon Dominicale, & l'autre sur le Symbole, qu'à force de subtiliser, on peut y trouver autant d'hérésies qu'il y a de lignes. Mais ne desespérons de rien: & si l'on continue à raisonner comme on raisonne aujourd'hui, nous irons loin. Le culte des faux dieux est explicable; les cultes

tes Chinois sont explicables ; point de propositions qui ne soit explicable ; nos explications sont expliquables elles mêmes : & , si Dieu n'y met ordre , à force d'explications nous nous expliquerons si mal, que d'une année à l'autre on nous fera approuver & condamner les mêmes choses. Si ce n'est pas un hérétique du 14. siècle que le Pape aura voulu condamner , ce sera quelque hérétique du 15. plus haut , plus bas , il n'importe ; faute d'hérétique réel , ce sera quelque hérétique imaginaire. Qu'est-ce que cela ? sinon ce que l'Apôtre S. Paul appelle des questions interminables & sans discipline , c'est-à-dire , sans regle , *Sine disciplina questiones devita.* 2. Tim. 2. 23.

J'en reviens donc à mon principe. Le sens d'un grand nombre de propositions condamnées dans la Constitution, tel qu'il se présente naturellement à l'esprit, est bon & vrai. La condamnation en est donc injuste. De quoi nous servent après cela les explications, puis qu'avec elle nous acceptons une Constitution qui de notre aveu est une des plus insoutenables & des plus injustes qu'on ait encore vues ?

Elles sauvent du moins la vérité, dit-on ; & c'est quelque chose. Dernier retranchement.

XI. MAXIME.

Si par l'explication vous ne pouvez excepter de la condamnation le sens vrai que la proposition renferme, votre explication est inutile à la vérité.

La maxime est évidente par elle même, & n'est que la troisieme partie de la 9. maxime.

XII. MAXIME.

Vous ne pouvez accepter la condamnation d'une chose, & excepter de la condamnation cette même chose. Ce seroit nier & affirmer une même chose.

XIII. MAXIME.

Donc vous ne pouvez excepter de la condamnation que vous acceptez, le sens naturel de la proposition.

Car acceptant la condamnation de la proposition, vous reconnoissez la condamnation juste. Or elle ne peut l'être que le sens naturel ne soit bien condamné. C'est le principe qu'il ne faut jamais perdre de vûe : voyez les maximes 5, 6, & 7. Vous reconnoissez donc par l'acceptation le sens naturel bien condamné. L'exception ne peut donc plus tomber sur ce sens par la maxime précédente; autrement ce seroit d'un côté accepter

excepter la condamnation du sens naturel , & de l'autre excepter de la condamnation ce même sens naturel.

XIV. M A X I M E.

Donc si le sens vrai d'une proposition se trouve en même temps le plus naturel, non seulement l'acceptation est injuste, comme on l'a démontré dans le corollaire précédent, mais l'explication est encore parfaitement inutile à la vérité.

La démonstration de la maxime est facile.

Pour être utile à la vérité, il faut que l'explication excepte de la condamnation le sens vrai de la proposition condamnée, par la maxime XI.

Mais l'explication ne peut jamais excepter de la condamnation le sens naturel de la proposition dont on accepte la condamnation; voyez la maxime précédente.

Donc, le cas étant donné tel que la maxime le suppose, c'est-à-dire, le sens vrai se trouvant tout à la fois le plus naturel, non seulement l'acceptation est injuste, mais l'explication est encore inutile; ce qu'il falloit démontrer.

VII. COROLLAIRE.

Donc, par rapport à la Constitution, l'accepta-

C

ception même par voie d'explication est non seulement injuste , mais entierement inutile.

La démonstration est facile. Qu'on rappelle le fait général ci-dessus établi, & qu'on se souvienne que le sens naturel dans un grand nombre des propositions condamnées est un sens vrai. Le raisonnement suivant est sans réplique.

Le sens vrai dans un grand nombre de propositions est en même temps le plus naturel.

Or par la maxime précédente, lorsque le sens vrai se trouve une même chose avec le sens naturel, non seulement l'acceptation est injuste en elle même, mais encore inutile à la vérité, quelque explication qu'on donne.

Donc, par rapport à la Constitution, l'acceptation même par voie d'explication est non seulement injuste, mais encore inutile à la vérité.

A quoi servent donc les explications par rapport à la Constitution? Le voici.

VIII. COROLLAIRE.

L'acceptation par voie d'explication ne peut jamais servir dans la conjoncture présente qu'à vous mettre en contradiction avec la Constitution & avec vous même.

Avec la Constitution, je le démontre. C'est constamment le sens naturel & évident
que

selon la methode des Geometres. § I

que la Constitution condamne ; elle le dit ; & dans les termes les plus forts & les plus énergiques , *In propatulo positus &c.* Voyez le second fait.

Mais ce sens naturel se trouve vrai. Vous n'avez donc recours à l'explication que pour excepter de la condamnation même ce que la Constitution que vous acceptez condamne le plus distinctement. Jamais la contradiction fut-elle plus palpable ?

Elle n'est pas moins visible avec vous même. Car d'un côté acceptant la condamnation , & par conséquent la reconnoissant juste, vous reconnoissez le sens naturel bien condamné ; & de l'autre , exceptant le sens vrai , tout va bien jusques là, pourvu que le sens naturel & le sens vrai ne soient pas une même chose. Mais par malheur ils se réunissent , du moins dans un grand nombre de propositions condamnées ; votre acceptation & votre exception portent donc sur le même sens. Cela est fâcheux , mais en même temps trop évident pour pouvoir être nié.

REFLEXION.

Qu'on nous dise après cela que nos Evêques sont embarrassés. On le seroit à moins. Mais cet embarras lui même ne démontre-t-il point ce que nous venons d'établir ?

En effet , si la Bulle dit vrai , que peut-il leur rester à faire , & qu'est-ce qui peut les emba-

rasser ? L'erreur est sous leurs yeux, *ob oculos positus*. Craignent-ils d'emporter le bon grain avec la zizanie ? Bon, s'il en restoit encore. Mais le Pape déclare lui même qu'il a purgé le livre, comme on purge le plus pur froment, *E mediotritici, quo tegebantur, educta*. Nous dira-t-on avec ce misérable Auteur d'un insipide Dialogue, que nos Evêques étudient la Constitution ? Parler de la sorte, c'est divertir le monde à leurs depens. Etudie-t-on les premiers principes ? Il suffit de les proposer pour convaincre. Or telle est, dit la Bulle, la vérité qu'elle présente : sa clarté, son évidence est égale à celle des principes les plus clairs : *Omnes tandem aperta jam manifesta que veritati cedere compellantur*. C'est enfin, ce *tandem* énergique, ce *desormais, jam*, qui renchérissent encore sur la force de la première expression, n'excluent-ils pas l'un & l'autre la nécessité de l'étude ? Il est vrai que la Constitution met la clause, *Benedicente Domino*, avec la Bénédiction du Seigneur ; mais est-ce donc là ce qui forme la difficulté ; & nos Evêques ne l'ont-ils pas reçue ? Convenons de bonne foi qu'on met notre patience à l'épreuve, & disons avec Tacite, que jamais siècle n'a donné l'exemple d'une docilité pareille : *Dedimus profecto grande patientie documentum ; & sicut vetus etas vidit quid ultimum in libertate esset, ita & nos quid ultimum in servitute*.

Combien de raisons me resteroient encore à
pro-

proposer contre ce parti des explications ? Seront-elles suffisantes , authentiques , uniformes , unanimes , à la portée des plus simples , pour qui sans cela l'acceptation sera toujours un sujet de scandale ? Rome les avouera-t-elle , ou plutôt ne serviront-elles point à l'irriter sans fruit : & à lui fournir dans sa colere des armes contre nous mêmes , puisqu'elle n'aura qu'à opposer notre acceptation à nos explications , qui seront contradictoires l'une à l'autre ?

Certainement , il n'y a que la condition & la conjoncture des temps qui puissent faire penser à prendre ce parti. Mais pour couper court à ces misérables difficultés , je réponds avec l'Ecclésiastique qu'on ne doit point se charger de rendre le jugement , si l'on n'a le courage de s'opposer à l'iniquité :

Noli querere fieri iudex , nisi valeas virtute Eccli. 7.
6.
irrumperere iniquitates ; & je dis avec S. Cy-

prien , qu'un Evêque ne doit jamais consulter ni le péril qui le menace , ni les combats qu'il peut avoir à soutenir , puisqu'il est né pour vivre au milieu du péril , & qu'il ne peut arriver à la couronne que par de glorieuses victoires : *Nihil interest unde E-*

piscopo terror aut periculum veniat , qui periculis & terroribus vivit obnoxius. & tamen sit de ipsis periculis gloriosus ; nec interest quis tradat aut quis se viat , cum Deus eradi permittat quos disponit coronari. E. n. ad
Corn. 59.

Je n'ai raisonné jusques ici que sur les simples lumieres du sens commun , rapprochons nous de la Théologie. Soit donc

XV. MAXIME.

Ce seroit pousser la délicatesse jusqu'à l'impiété, que de vouloir être plus juste & plus exact dans ses expressions que ne l'est en effet l'Esprit de Dieu lui même, lorsqu'il nous instruit dans ses Ecritures & dans la Tradition.

La maxime n'a pas besoin de preuve.

XVI. MAXIME.

Donc , lorsqu'une expression se trouve consacrée dans l'Ecriture ou dans la Tradition, & déterminée par l'une ou par l'autre à exprimer une vérité, quand même on trouveroit quelque mauvais sens dans l'expression, l'expression doit être conservée.

Cette regle est visiblement une conséquence nécessaire de la précédente. Je me contenterai de remarquer qu'elle doit s'étendre aux expressions qui sont visiblement & manifestement synonymes. Soit donc

IX. COROLLAIRE.

Donc on ne peut accepter la Constitution
mê-

même avec explication, sans violer le respect qu'on doit à l'Esprit de Dieu.

Toute la preuve du corollaire se réduit visiblement à ce fait, savoir s'il n'est pas vrai que la Constitution condamne expressément des propositions de l'Ecriture & de la Tradition.

I. E X E M P L E.

La proposition 77. à laquelle on peut joindre la 78. Voici la proposition. *Qui non ducit vitam dignam filio Dei & membro Christi, cessat interiùs habere Deum pro patre, & Christum pro capite :* „ Qui ne „ mene pas une vie digne d'un enfant de „ Dieu & d'un membre de Jesus-Christ, „ cesse d'avoir intérieurement Dieu pour „ Pere, & Jesus-Christ pour Chef.

J'avois crû jusqu'ici que c'étoit précisément mettre la définition à la place du défini; mais

S. Paul, *Quicumque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei :* „ Ceux là sont en, ^{Rom. 8. 14} „ sans de Dieu qui se conduisent par son esprit. Je demande ce que c'est qu'être conduit par l'esprit de Dieu.

S. Jean, „ Si nous disons que nous a- ^{1. Jean 1. 6.} „ vons société avec Dieu, & que nous „ marchions dans les ténèbres, nous men- „ tons, & nous ne pratiquons pas la vérité :

56 *Examen de la Constitution*

Si dixerimus quoniam societatem habemus cum eo & in tenebris ambulamus, mentimur & veritatem non facimus.

Joan. 15.
5. Jesus-Christ, „ Celui qui demeure en „ moi & moi en lui, porte beaucoup de „ fruit : *Qui manet in me & ego in eo, hic fert fructum multum.* Je demande encore ce que c'est que porter du fruit & demeurer en Jesus-Christ.

II. E X E M P L E.

La proposition 50. *Frustra clamamus ad Deum, Pater mi, si Spiritus charitatis non est ille qui clamat:* „ C'est en vain que „ nous crions à Dieu, mon Pere, si ce „ n'est point l'Esprit de la charité qui crie.

Rom. 8.
16. S. Paul: „ L'Esprit nous aide dans notre foiblesse; car nous ne savons pas même ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières, pour le prier comme il faut; mais l'Esprit lui-même prie pour nous par des gémissemens ineffables: *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram; nam quid oremus, sicut oportet, nescimus; sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.*

Joan. 4.
23. Jesus-Christ lui-même dans S. Jean: „ Les vrais adorateurs adoreront le Pere en „ esprit & en vérité: *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu & veritate.* Adore-t-on en esprit, si ce n'est pas par l'Esprit qu'on

qu'on adore? Il n'y a donc de vrais adorateurs que par l'Esprit.

III. E X E M P L E.

La proposition 55. *Deus non coronat nisi charitatem : qui currit ex alio impulsu & ex alio motivo, in vanum currit :* „ Dieu „ ne couronne que la charité : qui court „ par un autre mouvement & un autre motif, court en vain.

S. Paul : „ Quand j'aurois toute la foi ^{1. Cor.} „ possible jusqu'à transporter les monta- ^{13. v. 2. 3.} „ gnes, si je n'ai point la charité, je ne „ suis rien : & quand j'aurois distribué „ tout mon bien pour nourrir les pauvres, „ & que j'aurois livré mon corps pour être „ brulé, si je n'ai point la charité, tout „ cela ne me sert de rien. *Si habuero omnem fidem ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum : & si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas; & si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest.*

IV. E X E M P L E.

La proposition 58. *Nec Deus est, nec religio, ubi non est charitas.* „ Il n'y a ni Dieu „ ni religion, où il n'y a point de charité. „ Jesus-Christ lui même en cinq ou six en-

58 *Examen de la Constitution*

droits de l'Evangile : „ Toute la Loi &
 „ & les Prophetes sont renfermés dans les
 „ deux commandemens de l'amour de Dieu
 „ & du prochain : *In his duobus mandatis*
universa Lex pendet & Propheta.

Matth.
 22. 40.

Rom. 13.
 2.

Et si quod est aliud mandatum, dit S. Paul,
in hoc verbo instauratur, *Diliges* : „ S'il y a
 „ quelqu'autre commandement, il est com-
 „ pris en abrégé dans cette parole, v o u s
 „ AIMEZ. Si tout est là, ôtez cela, vous
 ôtez tout.

V. E X E M P L E.

La proposition 87. *Modus plenus sapien-*
tia, lumine & charitate est, dare animabus
tempus portandi cum humilitate, & sentiendi
statum peccati, petendi spiritum poenitentiae &
contritionis, & incipiendi ad minus satisfacere
justitiae Dei antequam reconcilientur : „ C'est
 „ une conduite pleine de sagesse, de lumie-
 „ re & de charité, de donner aux ames le
 „ temps de porter avec humilité & de sen-
 „ tir l'état du péché, de demander l'esprit
 „ de pénitence & de contrition, & de com-
 „ mencer au moins à satisfaire à la justice de
 „ Dieu, avant que de les reconcilier.

Je ne sai quel hérétique on a voulu con-
 damner ici. Mais je sai bien qu'on y con-
 damne la conduite constante de l'Eglise pen-
 dant 8. siècles. Qu'on ait la bonté de lire
 tout le paragraphe VIII. du second discours
 de

de Mr. l'Abbé Fleury, on y trouvera certainement quelque chose de bien plus fort que la proposition condamnée. L'extrait est trop long pour être rapporté ici, & l'endroit si beau que je ne saurois me résoudre à le couper. Je prie donc le lecteur d'y avoir recours.

Seroit-on surpris qu'après avoir si peu ménagé les expressions de l'Esprit de Dieu même, on eût si peu ménagé celles des hommes? Car on a condamné plusieurs textes formels de S. Augustin, de S. Prosper, de S. Fulgence, de S. Bernard.

REFLEXION.

On n'ose dire sur ceci tout ce qu'on pense; le respect ferme la bouche; l'exposition du fait est presque une insulte. Mais si les explications peuvent avoir lieu par rapport à de pareilles condamnations, ai-je tort de dire que nous condamnerons l'Evangile, & que nous souscrirons à l'Alcoran toutes les fois qu'on voudra?

Quel scandale pour ceux de nos freres qui aiant eu le malheur de naître dans l'hérésie, pourroient être disposés à se réunir à nous? On en jugera par ce fait.

M. l'Evêque de Mirepoix infatigablement appliqué dans son diocèse à la conversion des Calvinistes, que la Providence a com-

com-

mis à ses soins, vient de leur adresser une lettre pastorale sur le sacrifice de la Messe. Il commence à y établir pour fondement ce grand & beau principe de religion, que tout culte se réduit essentiellement à l'amour. Il l'appuie d'un fort beau passage de S. Augustin. Le voici. „ Nous sacrifions à Dieu „ l'hostie de louange sur l'autel du cœur par „ le feu de la charité; tel est notre culte, „ tel est le culte de Dieu; telle est la vraie „ religion, la saine piété, l'adoration qui „ n'est due qu'à Dieu seul: *Deo sacrificamus hostiam humilitatis & laudis in arâ cordis igne fervide caritatis; hic est Dei cultus, hac vera religio, hac recta pietas, hac tantum Deo debita servitus.* Voilà, dit M. de Mirepoix, le fondement de tout. Mais voilà justement ce que le Pape condamne dans la proposition 58. *Nec Deus est, nec religio, ubi non est charitas*: Il n'y a ni Dieu, ni religion, où il n'y a point de charité.

Quel trouble pour les Néophytes dans la foi! Quel scandale pour ceux en qui la semence de la parole commençoit peut-être à germer! Les explications y remédient-elles? Si la proposition 58. est condamnable avec des explications, le fondement que M. de Mirepoix établit, est lui même condamnable avec des explications. Mais un premier principe doit-il pouvoir être jamais condamné? Où en sommes-nous? Indigne subtili-

De Civit.
Dei l. 10.
c. 3.

tilité, malheureuse science que la vanité des hommes a introduite, & qui servez aujourd'hui de ressource à leur lâcheté: puissiez-vous à jamais périr l'une & l'autre. N'est-ce pas ici que je dois dire avec l'Apôtre S. Paul: „ Vostre science tue votre frere en-^{1 Cor.}
„ core foible, pour qui J. C. est mort. *Pe-*^{8. 11.}
ribit infirmus in tuâ scientiâ frater, propter quem Christus mortuus est?

OBJECTION.

Mais S. Hilaire a dit quelque part à propos d'une expression d'ailleurs très exacte & très catholique, qu'il ne seroit jamais content d'un Arien qui ne diroit que cela. Donc &c.

REPONSE.

J'accorde le fait de S. Hilaire. Mais en vérité propose-t-on sérieusement cette objection? Non plus que S. Hilaire, je ne serois pas content d'un Protestant qui pour toute profession de foi ne voudroit me donner que le Symbole de Nicée. Donc j'anathématizerois moi même ce Symbole, & je défendrois désormais à qui ce soit d'en user. Faudra-t-il un Ecrit géométrique pour démontrer le ridicule d'une pareille conséquence? Or voilà la conséquence qu'on tire.
Car

Car il s'agit de justifier une Constitution qui frappe d'anathème les textes formels de l'Ecriture, les expressions communes de la foi, consacrées dans le langage ordinaire des fideles, & qui désormais défend à qui que ce soit de les avancer toutes ou quelqu'une d'elles, conjointement ou séparément, si ce n'est pour les combattre, *Illas aut illarum aliquam conjunctim vel divisim, nisi forsan impugnando*. Quoi ! le langage de Dieu ne sera pas lui même à l'abri de la censure ? Celui qui reprend les nations, & qui donne à l'homme la sagesse, ne confondra pas quiconque a
 Pl. 93. 10. la témérité de disputer avec lui ? *Qui corripit gentes, non arguet ; qui docet hominem scientiam ?*

CONCLUSION.

Qu'on juge à présent, sur ce que nous venons de dire, du parti que la religion & l'amour de la vérité permettent de prendre par rapport à la Constitution. Car je croi avoir démontré qu'on ne peut l'accepter de quelque maniere que ce soit & quelque mesure qu'on prenne, sans blesser également ce qu'on doit à l'honneur de la religion, à l'édification des peuples, à la justice & à la vérité. A Dieu ne plaise cependant qu'on voulût condamner tous les ménagemens qu'on peut prendre, pourvu qu'on n'en pren-

prenne point aux dépens de l'une ou de l'autre. Plût à Dieu qu'on eût pu prévenir la faute que Rome a faite; mais elle est faite, elle est publique, elle est notoire, tout le monde est révolté, elle a rendu cette Cour la fable de l'univers, pour me servir de l'expression de S. Bernard: *Cernente orbe mundi fabulam*. J'en reviens donc à son principe: *Quidquid apposuerō, cruentabitur; & major erit confusio voluisse celare cū celari nequiverit*.

Qu'on ne se flatte point de pouvoir par l'acceptation de la Bulle, étouffer la voix d'un peuple libre, & appaiser l'indignation des premiers Magistrats & des premiers Ordres du Roiaume. L'autorité la plus puissante ne sauroit étouffer ni le témoignage ni les cris de la conscience: *Scilicet*, diroit ici Tacite, *& vocem populi Romani, Senatusque libertatem, & totius generis humani conscientiam aboleri posse arbitrantur*.

Le meilleur sans doute, le plus naturel seroit d'engager le Pape à réparer lui même le scandale qu'il a donné. N'oseroit-on lui dire ce que S. Bernard écrivoit autrefois au Pape Innocent II? „ Je ne saurois vous
„ exprimer, Très S. Pere, lui disoit-il,
„ quelle est la douleur que me cause l'injusti-
„ ce du jugement que vous venez de ren-
„ dre. C'est une confusion insupportable
„ pour nous que d'entendre les railleries
„ qu'on

„ qu'on en fait , & qu'en font encore tous
 „ les jours les ennemis de l'Eglise. Vos a-
 „ mis ne savent que dire pour votre défen-
 „ se: on insulte à la religion des fideles ;
 „ les Evêques sont devenus dans tous les
 „ lieux, un objet de mépris & d'oppro-
 „ bres. Croiez moi, Très S. Pere, le mé-
 „ pris & le peu de cas que vous paroissez
 „ faire de leur jugement, au lieu d'aug-
 „ menter votre autorité, ne sert qu'à la di-
 „ minuer. *Proh pudor ! Quos cachinnos res*
 „ *ista movit & movet Ecclesia inimicis. Ami-*
 „ *ci confundantur, fidelibus insultatur, Episcopi*
 „ *ubique in opprobrium veniunt & contemp-*
 „ *tum, quorum dum recta judicia contemnun-*
 „ *tur, vestra quoque plurimum derogatur auto-*
 „ *ritati.*

Lett. 178.
 au Pape
 Innoc.
 II.

S. Basile parloit encore avec bien plus de
 Epist. 10.
 ad Euseb.
 Samosat.

vigueur sur une affaire de doctrine qu'il eut
 à soutenir contre le Pape Damase. „ J'ai
 „ pris, dit-il, tous les moiens imaginables
 „ pour faire entendre raison à ces Romains,
 „ mais je suis à bout, & je veux suivre de-
 „ formais la maxime de Diomedé; *Cesse de*
 „ *le prier, parceque cet homme est superbe.* Aussi
 „ les ménagemens ne servent-ils qu'à gâ-
 „ ter les esprits qui ne sont déjà que trop fiers.
 „ Si Dieu nous est propice, nous n'avons
 „ que faire d'eux; s'il veut nous affliger,
 „ quel secours, quel aide retirerons-nous
 „ du faste & de la fierté Romaine? Ces
 gens

„ gens ne connoissent pas la vérité, & ne
„ veulent pas s'abbaïsser jusqu'à l'appren-
„ dre. Prévenus de leurs fausses opinions,
„ ils disputent opiniâtrément contre ceux
„ qui pourroient les instruire; & sous pré-
„ texte de détruire une hérésie, ils ne pren-
„ nent pas garde qu'ils en établissent une
„ autre. Voici donc le parti que j'ai pris.
„ Je vais écrire à leur Coriphée en mon pro-
„ pre & privé nom, & je ne lui parlerai
„ des affaires Ecclesiastiques que par énig-
„ me. Car aussi bien ne les entendent-ils
„ pas, se croiant mieux instruits de ce qui
„ se passe parmi nous que nous mêmes. Je
„ lui marquerai donc en général, qu'il ne
„ doit pas insulter à ceux qui sont dans l'hu-
„ miliation, & qu'il doit prendre garde
„ pour lui même à ne pas s'enfler d'orgueil
„ de la dignité de son Siège, parceque ce
„ péché tout seul pourroit le rendre enne-
„ mi de Dieu.

Certainement la Constitution n'est pas
moins injuste que l'étoit le jugement rendu
contre l'Archevêque de Treves, dont S. Ber-
nard se plaignoit à Innocent II. & le for-
mulaire du Pape Damase étoit bien moins
dangereux que ne l'est la Constitution elle
même. Le Pape Damase n'y avoit con-
damné qu'une seule expression: le Pape con-
damne aujourd'hui cent-une propositions;
& l'on me permettra de remarquer encore

cette différence, que le formulaire du Pape Damase étoit appuié de toute l'autorité du Concile de Sardique, qui l'avoit approuvé, au lieu que la Constitution du Pape n'a pas même celle de tout le sacré College. Tout le monde sait qu'il n'a assisté que cinq Cardinaux aux Congrégations qui avoient été établies pour cette affaire: & quels Cardinaux encore ! Fabroni, Tolomei Jésuite, Albani neveu du Pape, Ottoboni, auxquels on avoit ajouté Ferrari pour la forme. Où en sommes-nous, si toute Constitution venue de Rome a desormais force de loi chez nous. Chaque pontificat nous fera changer de foi. Il faudroit qu'un Pape fût bien malheureux, s'il ne trouvoit cinq Cardinaux à sa dévotion.

Mais si S. Basile se crut permis de résister au Pape Damase, quoique sa décision fût appuiée de toute l'autorité du Concile de Sardique; & si l'Eglise elle même a justifié la démarche de S. Basile, en abandonnant le formulaire de Damase, & recevant la confession des trois hypostases, pourquoi craindrait-on d'imiter aujourd'hui à l'égard de Clement XI. la conduite de S. Basile à l'égard du Pape Damase?

On en a dit assez pour prouver que c'est sans doute le meilleur parti qu'on puisse prendre dans la conjoncture présente: la suite de ces Dissertations le prouvera bien plus.